

LES THEORIES PSYCHOLOGIQUES DE BALZAC

A Thesis

Presented to

The Committee on Graduate Studies

The University of Manitoba

In partial fulfilment
of the Requirements for the Degree
of Master of Arts

By

William Garland Ross

August 1951



TABLE DES MATIÈRES

Chapitres	Pages
I La première formation intellectuelle -----	1
II La base philosophique -----	11
III La psychologie sociale	
1 Milieu et type social -----	20
2 Races, Classes, Gens de ville et de province, Métiers -----	31
3 Le pessimisme social -----	40
IV La psychologie de l'individu	
1 Les passions -----	51
2 Les individus -----	61
3 Le problème moral -----	71
Conclusion -----	75
Bibliographie -----	80

Chapitre I

LA PREMIERE FORMATION INTELLECTUELLE

L'époque où vécut Balzac voyait la classe bourgeoise prendre de plus en plus une place prédominante dans la société française, en devenir le centre moral et social. Balzac, qui disait toujours avoir fait une peinture exacte de la société qui l'entourait, devait à ses origines familiales une connaissance profonde de cette société bourgeoise.

Il prétendra descendre d'une noble famille qui aurait tenu une place importante sous l'Ancien Régime. À vrai dire, son père, Bernard François, était fils d'un paysan pauvre; il s'était fait une carrière assez brillante pour être nommé directeur de la 22^e division des subsistances militaires à Tours, où il menait grand train. Il avait épousé, en 1797, Anne-Charlotte Sallambier, fille d'une famille de bonne bourgeoisie parisienne.

Parmi les amis de la famille Balzac, se trouvaient quelques représentants de la petite noblesse récente; mais la plupart d'entre eux étaient^{de} simples bourgeois: un assez grand nombre de personnes cultivées, appartenant aux professions libérales; des fonctionnaires et des commerçants petits et gros. C'étaient des gens prudents, dont les plus grandes ambitions étaient de conquérir la fortune et d'établir leurs enfants. Bien qu'ils ne regrettent point le régime républicain, ils se montrent "libéraux" avec la Restauration. Quelques-uns pratiquent le catholicisme par

1 Les passages de La Comédie Humaine cités dans cette thèse sont empruntés à l'édition publiée par M. Bouteron et H. Longnon chez Conard, Paris, (40 vol.).

conformisme social, mais la plupart sont assez anticléricaux.¹

Balzac montrera toujours beaucoup d'admiration, mêlée de tendresse, envers son père; celui-ci, qui s'affirmait réformateur social, exerçait une influence profonde sur le fils. Assez opportuniste dans les affaires, il était néanmoins "philosophe", disciple des Encyclopédistes et ennemi de la "religion". Partisan du progrès, il croyait pourtant au despotisme éclairé. D'un côté, un naïf optimisme social; d'autre part, il s'inspirait de Rousseau pour condamner les excès de civilisation et pour s'exprimer contre la démocratie. On verra la même contradiction se former chez le fils.

Si Balzac tient de son père pour son énergie robuste et ses élans d'optimisme, c'est à sa mère, probablement, qu'il doit un sentiment de solitude angoissée dont il fait preuve assez souvent. Il parle d'elle avec amertume; même à l'âge de quarante-sept ans il écrit:

Je n'ai jamais eu de mère; aujourd'hui l'ennemie s'est déclarée. Je ne t'ai jamais dévoilé cette plaie; elle était trop horrible et il faut le voir pour le croire.

Aussitôt que j'ai été mis au monde, j'ai été envoyé en nourrice chez un gendarme, et j'y suis resté jusqu'à l'âge de quatre ans.²

Du point de vue de sa propre formation psychologique, il est hautement significatif que Balzac, pendant toute sa jeunesse, ne reçut l'affection intime de personne. N'étant pas ac-

1 Il est intéressant de constater que sa mère, indifférente à l'égard de la religion pendant la plus grande partie de sa vie, se convertit plus tard à une dévotion sincère.

2 Lettres à l'Etrangère, éd. Calmann-Lévy, tome III, p. 176. Il faut pourtant se rappeler que sa mère se sacrifia pour venir en aide à son fils, lors de ses tentatives d'imprimerie.

cueilli dans le sein de sa famille avant d'avoir quatorze ans, il rencontrait partout un monde hostile ou indifférent, ce qui pourrait expliquer la méfiance envers la société, la fierté amère et même l'appétit de puissance qui paraîtront plus tard non seulement chez ses personnages forts mais chez l'auteur lui-même.

Mis en demi-pension à l'âge de quatre ans, il était envoyé au Collège de Vendôme en 1807, quand il avait huit ans; il y resta six ans. Les souffrances qu'il y éprouva, il les décrira dans Louis Lambert, où il peindra l'oppression d'un individu par une collectivité moyenne. Privé d'argent, il connut aussi la souffrance que donne la pauvreté dans un monde où tout dépend de l'argent, cette source d'inégalité qui excite la vanité ou l'ambition. Il en fit l'expérience même plus douloureusement en venant à Paris avec sa famille en 1814 pour continuer ses études dans une pension parisienne; pendant les trois années aussi qu'il passa à partir de 1816 comme clerc d'avoué et de notaire, s'étant inscrit à la Faculté de Droit. Dans "la plus horrible de toutes les boutiques sociales"¹, il vit les drames d'argent qui déchirent la société et le spectacle attristant d'une humanité qui, ne songeant qu'à l'argent, se fait dure et égoïste par conséquent.

Savez-vous, mon cher, qu'il existe dans notre société trois hommes, le Prêtre, le Médecin et l'Homme de justice qui ne peuvent pas estimer le monde? Ils ont des robes noires, peut-être parce qu'ils portent le deuil de toutes les vertus, de toutes les illusions.²

Sa vision du monde social et sa conception des ressorts psychologiques de l'homme seront marquées pour toujours par ces

1 Le Colonel Chabert, éd. Conard, VII, p. 8.

2 Ibid., p. 79.

expériences initiales et inoubliables; on verra quelle importance auront dans son oeuvre l'égoïsme, la vanité, la cruauté, l'argent enfin.

C'est au cours de l'année qui précède la Restauration que Balzac, âgé de quinze ans, vient à Paris. Alors commence pour toute la France, avec la liberté rendue par le nouveau régime, une période de profonde agitation intellectuelle. Ceux qui défendent la tradition morale et politique se trouvent une nouvelle force; contre eux surgissent les Idéologues, le parti "scientiste", descendus des Encyclopédistes et tendant vers le positivisme d'Auguste Comte. Entre les deux, n'acceptant ni l'autorité de la Révélation ni le matérialisme scientifique, se range l'école idéaliste de Victor Cousin qui interprète les philosophes allemands.

Même pendant ses premières années, Balzac était un lecteur avide. Il lut surtout des oeuvres religieuses et philosophiques, de science et d'histoire, lectures d'un jeune homme qui pense se faire philosophe plutôt que romancier. Il s'intéressait profondément aux nouvelles sciences; aux écrivains mystiques aussi, tels que Swedenborg. Esprit éclectique, il se débattait dans les courants traditionaliste, mystique et scientiste pour essayer de s'en faire une synthèse, que nous étudierons au chapitre suivant.

En 1819, à l'âge de vingt ans, Balzac renonça à une carrière judiciaire et décida de gagner sa vie en écrivain. Ses premiers essais ^{dans} la poésie et ^{dans le} théâtre ne nous concernent guère ici; c'étaient des échecs définitifs. Mais on voit les premiers commencements du vrai Balzac dans quelques ébauches philosophiques

qu'il présenta sous la forme de romans: Falthurne, qui deviendra plus tard Séraphita, et Sténie ou les Erreurs Philosophiques. Ici les personnages et les spectacles sont bien éloignés de la réalité, mais il est significatif que Balzac croit déjà que le roman peut exprimer un système complet de pensée. Ces premiers efforts furent suivis par des oeuvres médiocres, quelques-unes écrites en collaboration, où Balzac se livra à des exercices et imita ou parodia les genres littéraires à la mode. Malheureusement, en ce faisant, il apprit trop bien la technique mélodramatique des romans "noirs", qui cherchaient à effrayer le lecteur par des tableaux terrifiants; cette influence ne disparaîtra jamais tout à fait de son oeuvre.

Il essaya ensuite de se développer en romancier plus sérieux avec Argow le Pirate et Wann-Chlore. Le premier, roman d'amour, fait un pas vers le roman psychologique en soulignant la situation sentimentale plutôt que les seules aventures. Wann-Chlore, qui démontre l'influence de Byron, présente des personnages "romantiques": le "beaux ténébreux", le hors-la-loi; personnages idéalisés, mais dont quelques-uns sont conçus avec assez de vigueur pour s'écarter de la banalité littéraire. L'approfondissement du caractère, la vérité psychologique, commencent à se montrer plus importants pour Balzac que la composition de l'intrigue; l'étude du milieu vient se manifester ici pour introduire la réalité sociale. En effet ce livre contient une phrase qui semble prévoir le futur Balzac:

Ainsi les proportions ordinaires de l'amour comme on nous le peint n'existent pas dans cette histoire; un mot, un geste, un regard y sont de grands événements.¹

Ainsi la part du "réalisme" augmente. Ce n'est pourtant pas dire que l'observation seule y aboutit... Car Balzac accueille encore une théorie qui explique en partie ce réalisme nouveau; il la trouve chez Lavater et Gall. C'est le rôle que joue la physiologie dans l'allure et dans la conduite humaines. Tout en se dévouant à des conceptions mystiques et sans y renoncer, Balzac se fait fort de s'assimiler les nouvelles explications matérialistes et déterministes², dont quelques-unes, il est vrai, sont peu scientifiques. Gall, médecin allemand, crée la Phrénologie, qui affirme que les facultés d'un homme peuvent se reconnaître à la palpation de son crâne. Lavater, philosophe suisse, étudie non la structure de la tête mais le jeu vivant du visage.

... les belles recherches de Gall, le continuateur de Lavater; tous ceux qui, depuis cinquante ans, ont travaillé la pensée comme les opticiens ont travaillé la lumière, deux choses quasi semblables, concluent et pour les mystiques . . . et pour les grands penseurs qui ont établi le monde spirituel.³

Balzac s'applique à déchiffrer les secrets des visages, des allures, des gestes mêmes; il cherche à dépasser son maître, Lavater, pour pouvoir appliquer une science de l'induction à tout.

1 Wann-Chlore, cité par Maurice Bardèche, Balzac, Roman-
cier, (Paris, Librairie Plon, 1940), p.112.

2 Parmi les hommes de science auxquels Balzac se dira redevable se trouvent: Bichat, anatomiste, fondateur de l'anatomie générale; Cabanis, médecin, philosophe de l'école sensualiste de Condillac et le premier Français qui traita méthodiquement des rapports du physique et du moral; Cuvier et Saint-Hilaire, dont nous parlerons au chapitre suivant.

3 Avant-Propos, éd. Conard, I, p. xxxv.

. . . ma Théorie de la volonté . . . Cette oeuvre, si je ne me trompe, complètera les travaux de Mesmer, de Lavater, de Gall, de Bichat, en ouvrant une nouvelle route à la science humaine.¹

Il en résulte une série de "Codes", mi-sérieux, mi-plaisants, écrits en collaboration avec Horace Raison, le Code de la Toilette, L'Art de Mettre Sa Cravate, etc.

Deux livres écrits par Balzac à cette période nous renseignent clairement sur son évolution: le Code des Gens Honnêtes et la Physiologie du Mariage. Dans le premier, Balzac s'exerce dans l'art du portrait en étudiant les significations des gestes; ses personnages ici sont des exceptions et non pas encore des "types" balzaciens. On rencontre pour la première fois la conception que toute la vie sociale est organisée autour de l'argent. La Physiologie du Mariage de 1829, qui développe un petit traité écrit en 1826, nous révèle deux conceptions qui seront plus tard deux idées-mères de la Comédie Humaine. La première est celle de l'unité de composition, la conclusion philosophique qu'il tire d'une comparaison systématique entre l'humanité et l'animalité et que nous étudierons au chapitre suivant. La seconde conception qui se forme dans ce livre et qui atteste le pessimisme social de Balzac est celle de la nocivité de la société humaine; l'étude en sera faite au troisième chapitre de cette thèse.

Si ses théories nouvelles, plus ou moins scientifiques, portaient Balzac à un réalisme de théorie, les événements et les

1 La Peau de Chagrin, éd. Conard, XXVII, p. 102.

expériences le poussaient vers le réalisme plus empirique que donnait l'observation assidue. Sa connaissance du monde des affaires fut approfondie par de dures épreuves. Ses tentatives comme éditeur et ensuite comme imprimeur firent faillite; il s'en trouva tristement endetté et dut se mettre sous la protection des amis, se cacher pour éviter la poursuite des créanciers. Mais l'homme de lettres profita de ce qu'il perdit en homme d'affaires. Il fit connaissance des métiers pratiques, des luttes sociales, des manèges du monde commercial, du rôle de l'argent, enfin de beaucoup dont la littérature ne s'était que rarement rendu compte jusque-là. Un travail forcené dans le journalisme, qu'il entreprit pour se remettre en matière de finances et où le succès de la Physiologie du Mariage l'invita en 1830, lui fit connaître l'ambiance brillante et désordonnée des journalistes, qu'il décrira après dans Les Illusions Perdues. Il constata l'opposition aiguë qui met l'écrivain sincère contre la société qui l'entoure, contre l'écrivain opportuniste aussi qui s'abaisse aux goûts de cette société. Il fit en même temps son entrée dans le monde et y apprit les calculs et les jeux des hommes et des femmes à la mode. Il y avait enfin les célèbres "amours", dont nous ne parlerons pas ici, sauf pour suggérer qu'ils faisaient parfois partie de la vive ambition de Balzac d'"arriver". Des déceptions plus ou moins douloureuses l'attendaient un peu partout dans ses recherches du "succès"; il les rencontrait dans les affaires, dans les métiers littéraires, dans la société du haut monde, dans ces liaisons ^{euses} amour, aussi que lui

inspirait l'ambition. Il y avait pourtant, comme toujours, profit dans tous ces déboires, les observations que lui rapportaient ces expériences; elles seront ce qu'il y a de plus vrai dans son oeuvre, son côté "réaliste".

J'ai été pourvu d'une grande puissance d'observation, parce que j'ai été jeté à travers toutes sortes de professions, involontairement. Puis, quand j'allais dans les hautes régions de la société, je souffrais par tous les points de l'âme où la souffrance arrive et il n'y a que les âmes méconnues et les pauvres qui sachent observer, parce que tout les froisse et que l'observation résulte d'une souffrance.¹

Comme presque toujours, Balzac, s'exprimant sur le fait social, le voit en noir. Ce serait pourtant une erreur que de se le représenter comme un malheureux méconnu, comme un "sensible" froissé par tout ce qu'il y a de mesquin dans la vie. Si la théorie est pessimiste, l'homme lui-même va à la rencontre de la vie avec une énergie robuste et indomptable. Ce n'est pas la sécurité, la paix intérieure qu'il cherche; il déborde d'ambitions sociales et littéraires; il veut être riche et illustre, et pour satisfaire à ses désirs il fait preuve de courage et de patience illimités.

En le lisant, on est toujours frappé de son "bon sens" tonique. C'est qu'au fond il accepte pleinement, librement, le milieu où il se trouve. Il en est accepté aussi: les bourgeois que sont sa famille et ses amis, tout en le regardant comme un peu extraordinaire, l'admirent et l'aident. S'il laisse parfois

1 Lettres à l'Etrangère, éd. Calmann-Lévy, tome 1, p. 151.

tomber sur l'humanité qu'il décrit le poids d'un grand mépris, il l'a étudiée néanmoins avec une sympathie profonde; les deux Birotteau, l'infortuné curé de Tours et son frère, César, en donneront la preuve. Ce sera cette sympathie généreuse, cette chaleur d'âme, qui assurera la réalité psychologique dans ce qui, sans cela, serait trop souvent la rhétorique d'un théoricien qui essaye d'habiller des thèses en romans.

Chapitre II

LA BASE PHILOSOPHIQUE

Ce fut pendant les années 1818, 1819 et 1820, que M. de Balzac, réfugié dans un grenier près de la bibliothèque de l'Arsenal, travailla sans relâche à comparer, analyser, résumer les œuvres que les philosophes et les médecins de l'antiquité, du moyen-âge et des deux siècles précédents avaient laissées sur le cerveau de l'homme. Cette pente de son esprit est une prédilection.¹

Avant d'être romancier, Balzac voulait se faire philosophe. Il affirme partout que La Comédie Humaine démontre un système de philosophie "scientifique". Ce système résulte d'une rencontre assez étrange chez lui des deux courants rationaliste et mystique. Disciple des Encyclopédistes, il n'hésite pourtant pas à écouter les "mages" qui sont leurs adversaires; il se donne à la Science et à la Magie à la fois, et croit avoir établi un accord entre son "naturalisme" et son "mysticisme". C'est au fond un effort pour construire un système où les sciences morales et psychologiques aient la même précision que les sciences naturelles.

Nous esquisserons maintenant ses principales idées philosophiques, pour étudier plus tard comment il les applique à l'analyse psychologique de l'homme.

La conception fondamentale de la pensée philosophique de Balzac est celle de l'unité de composition.

1 F. Davin, Introduction aux Etudes Philosophiques, 1834, reproduite dans Lovenjoul, Histoire des Œuvres d'Honoré de Balzac, (Paris, Calmann-Lévy, 1888), p. 194.

Il n'y a qu'un animal. Le créateur ne s'est servi que d'un seul et même patron pour tous les êtres organisés. L'animal est un principe qui prend sa forme extérieure, ou, pour parler plus exactement, les différences de sa forme, dans les milieux où il est appelé à se développer. Les Espèces zoologiques résultent de ces différences.¹

Dans la grande querelle qui éclata en 1830 entre les deux grands naturalistes, Cuvier, partisan de la fixité des espèces, et Geoffroy Saint-Hilaire, évolutionniste, Balzac prit parti pour ce dernier. Deux conceptions de la vie et de Dieu s'affrontaient ici :

Là où vous voyez des corps, moi je vois des forces qui tendent les unes vers les autres par un mouvement générateur . . . (dira Séraphita.) En nommant Dieu le créateur vous le rapetissez; il n'a créé, comme vous le pensez, ni les plantes, ni les animaux, ni les astres, pouvait-il procéder par plusieurs moyens? N'a-t-il pas agi par l'unité de composition? Aussi, a-t-il donné des principes qui devaient se développer, selon sa loi générale, au gré des milieux où ils se trouveraient.²

Cette force créatrice, qui se manifeste dans l'Animalité, opère chez l'Homme aussi :

Pénétré de ce système bien avant les débats auxquels il (G. Saint-Hilaire) a donné lieu, je vis que, sous ce rapport, la Société ressemblait à la Nature. La Société ne fait-elle pas de l'homme, suivant les milieux où son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie? ... Il a donc existé, il existera donc de tout temps des Espèces Sociales comme il y a des Espèces Zoologiques. Si Buffon a fait un magnifique ouvrage en essayant de représenter dans un livre l'ensemble de la zoologie, n'y avait-il pas une oeuvre de ce genre à faire pour la Société?³

Cette comparaison entre l'homme et l'animal paraîtra partout dans l'oeuvre de Balzac. Il en tirera deux conséquences de haute importance pour ses analyses psychologiques: la première

1 Avant-Propos, éd. Conard, I, p. xxvi.

2 Séraphita, éd. Conard, XXXI, p. 298, 299.

3 Avant-Propos, éd. Conard, I, p. xxvi.

est l'opération de l'instinct animal chez l'homme.

Les instincts sont des faits vivants dont la cause git dans une nécessité subie. Les variétés animales sont le résultat de l'exercice de ces instincts. Pour se convaincre de cette vérité tant cherchée, il suffit d'étendre aux troupes d'hommes l'observation récemment faite sur les troupes de moutons espagnols et anglais qui etc.¹

La deuxième conséquence est l'importance du côté physiologique dans la représentation de ses personnages. Déjà dans ses premiers ouvrages, tels que le Code des Gens Honnêtes et la Physiologie du Mariage, ce disciple de Lavater cherche une science de la conduite humaine qui se base sur les gestes, les plus petits mouvements du visage, toutes les particularités physiologiques. "Les lois de la physionomie sont exactes, non seulement dans leur application au caractère, mais encore relativement à la fatalité de l'existence."²

Pourtant, s'il est disciple du physionomiste Lavater et du phrénologiste Gall, Balzac n'appartient point à l'école du "sensationisme" de Condillac, qui descend de Locke, école qui croit que tout provient des sensations qui arrivent sur la table rase qu'est l'esprit humain. Balzac croit que les différences morales chez les hommes proviennent des forces morales que produit la société, plutôt que des causes simplement physiques qui opèrent chez les animaux.

Mais la Nature a posé, pour les variétés animales, des bornes entre lesquelles la Société ne devait pas se tenir . . . Il peut y avoir deux êtres parfaitement dissemblables dans un ménage . . . L'Etat Social a des hasards que ne se permet pas la Nature, car il est la Nature plus la Société.³

1 Splendeurs et Misères des Courtisanes, éd. Conard,^{XV}p. 47.

2 Une Ténébreuse Affaire, éd. Conard, XXI, p. 31.

3 Avant-Propos, éd. Conard, p. xxvii.

Il réclame pour le "physiologiste" le droit "d'établir ses genres et ses sous-genres, d'après certains degrés d'intelligence et certaines conditions d'existence morale et pécuniaire".¹

Il y a donc non seulement des espèces sociales; il y a aussi des espèces spirituelles, sans que "l'unité de composition" en soit interrompue. La vie morale de chaque être pourrait s'opposer au milieu social où il se trouve. Eugénie Grandet n'appartient point à la même famille spirituelle que son père, en dépit des ressemblances de caractère que crée leur milieu. L'homme partage le mouvement ascendant de la création; il lui est permis "de monter de monde en monde jusqu'aux sources de la vie éternelle".²

Sans que "l'unité de composition" en soit interrompue, avons-nous dit. Car, pour Balzac, la pensée n'est qu'une continuation de la matière; il voit, dans cet univers-un, un élan vital qui agit à travers l'une vers l'autre. Cette conception de transformation de la matière se prête facilement, d'un côté, à des visions mystiques. Il dit, en effet, dans l'Avant-Propos:

En relisant les œuvres si extraordinaires des écrivains mystiques qui se sont occupés des sciences dans leurs relations avec l'infini, tels que Swedenborg . . . on trouve les rudiments de la belle loi du soi pour soi sur laquelle repose l'unité de composition.³

D'un autre côté, il croit à la matérialité effective de la pensée. Déjà, dans une œuvre de jeunesse, il fait dire au jeune médecin Physidor, porte-parole de ses propres idées: "Une idée est donc le produit du fluide nerveux qui constitue une

1 La Physiologie du Mariage, Médit., II, Statistique conjugale, éd. Conard, XXXII, p. 27.

2 Les Proscrits, éd. Conard, XXXI, p. 23.

3 Avant-Propos, éd. Conard, I, p. xxvi.

circulation intime, semblable à la circulation sanguine, car le sang engendre le fluide nerveux, comme le fluide nerveux engendre la pensée."¹ "Aussi la pensée m'apparaissait-elle comme une puissance toute physique."² Balzac en arrive à cette conception en essayant de s'expliquer les prodiges de Mesmer et "le magnétisme animal, aux miracles duquel je me suis familiarisé depuis 1820".³ "Dans certains fragments de ce long ouvrage, j'ai tenté de populariser les faits étonnants, je puis dire les prodiges de l'électricité qui^{se} métamorphose chez l'homme en une puissance incalculée."⁴ Sans bien comprendre cette "électricité", Balzac y voit l'explication de la puissance de la volonté.

La découverte de Mesmer, si importante et si mal appréciée encore, se trouvait tout entière dans le seul développement de ce traité, quoique Louis ne connût pas les œuvres, d'ailleurs assez laconiques, du célèbre docteur suisse. Une logique et simple déduction de ses principes lui avait fait reconnaître que la Volonté pouvait, par un mouvement tout contracté de l'être intérieur, s'amasser; puis, par un autre mouvement, être projetée au dehors, et même être confiée à des objets matériels.⁵

Donc, l'homme qui possède le secret de cette force, analogue à l'électricité mais comprenant ce qu'on appelle "pensée", "volonté", "idée", "esprit", aura une puissance souveraine sur les choses et les hommes.

Voilà ce qui explique, pour Balzac, le phénomène de la création littéraire. L'écrivain voit l'objet à décrire par une

1 Les Martyrs Ignorés, Œuvres Diverses III, éd. Conard, p. 133.

2 Louis Lambert, éd. Conard, XXXI, p. 100.

3 Avant-Propos, éd. Conard, I, p. xxxv.

4 Ibid., p. xxxiv.

5 Louis Lambert, éd. Conard, p. 97.

sorte de seconde vue, qui abolit les lois du temps et de l'espace pour pénétrer intuitivement dans un milieu ou dans un personnage; sa pensée se transforme en l'objet même. Mais en ce cas, la pensée se prend elle-même pour objet et se dévore.

Louis Lambert, autobiographie intellectuelle en quelque sorte, est une étude sur l'homme qui ne vit que par la pensée, chez qui la pensée, devenue toute-puissante, détruit l'organisation et mène à la folie. C'est la tragédie des artistes que Balzac décrit dans les Etudes Philosophiques; la mystérieuse peau de chagrin¹ représente encore la désorganisation de la vie par la pensée.

Pour tous les hommes engagés dans les luttes de la société, l'idée renforce et exagère l'instinct; ainsi naît la passion. Chaque passion, avec le temps, tue l'homme qui l'éprouve, pourra même détruire toute la famille qui l'entoure.

Je voulais vous dire un secret, le voici: la pensée est plus puissante que ne l'est le corps, elle le mange, l'absorbe, et le détruit; la pensée est le plus violent de tous les agents de destruction, elle est le véritable ange exterminateur de l'humanité, qu'elle tue et vivifie, car elle vivifie et tue . . . Savez-vous ce que j'entends par pensée? Les passions, les vices, les occupations extrêmes, les douleurs, les plaisirs sont des torrents de pensées.²

Dire que la pensée déprave l'homme, c'est dire que la vie sociale corrompt la nature. ". . . si la pensée, ou la

1 Talisman de La Peau de Chagrin, lequel indique au héros à quel point il s'use par la vie.

2 Les Martyrs Ignorés, Oeuvres Diverses III, éd. Conard, p. 136.

passion, qui comprend la pensée et le sentiment, est l'élément social, elle en est aussi l'élément destructeur."¹ L'influence de Rousseau est toujours évidente dans les idées de Balzac à l'égard de la civilisation et de la société: "Oui, je ne crains pas de le dire; la seule présence d'un état social est un grand et magnifique crime contre l'humanité".² Pourtant, le jeune Balzac est en même temps disciple des Idéologues, et, croyant à la marche de la Science, il indique parfois que la Raison pourrait établir une société rationnelle et améliorante. Sur ce point ses idées sont assez équivoques, même quand il essaye de les préciser dans l'Avant-Propos:

L'homme n'est ni bon ni méchant, il naît avec des instincts et des aptitudes; la Société, loin de le dépraver, comme l'a prétendu Rousseau, le perfectionne, le rend meilleur; mais l'intérêt développe alors énormément ses penchants mauvais.³

Ces "penchants mauvais" résultent de l'égoïsme foncier de l'homme, qui se trouve mêlé dans la lutte acharnée qu'est la société. Ceci le prédispose au mal; bien que Balzac affirme que l'homme ne naît pas méchant et que la société le rend meilleur, il en vient donc à la condamnation du monde sur laquelle le christianisme se base.

Le christianisme, et surtout le catholicisme, étant, comme je l'ai dit dans le Médecin de Campagne, un système complet de répression des tendances dépravées de l'homme, est le plus grand élément d'Ordre Social.⁴

1 Avant-Propos, éd. Conard, p. xxx.

2 Sténie, lettre 29, éd. Conard. Ce pessimisme social de Balzac sera étudié au chapitre suivant.

3 Avant-Propos, éd. Conard, p. xxx.

4 Ibid.

La religion a saintement modifié la dureté de l'égoïsme social en faisant une vertu de l'oubli de soi-même. Ainsi Dieu tempère les souffrances que produit le frottement des intérêts, par le sentiment religieux.¹

"Libéral" et violemment anti-clérical dans sa jeunesse, ayant même écrit aussi tard que 1837: "Vous savez quelles sont mes religions. Je ne suis point orthodoxe et ne crois pas à l'Eglise romaine"², Balzac, exposant constamment les faibles des prêtres et attaquant des pratiques vénales, affirme de plus en plus la nécessité de la Foi.

La pensée, principe des maux et des biens, ne peut être préparée, domptée, dirigée que par la religion. L'unique religion possible est le christianisme.³

Mais Balzac reste toujours en deça de l'orthodoxie, puisque le christianisme est pour lui "un système complet de répression", un moyen donc pour refréner l'homme, plutôt qu'une vérité indisputable.

Ses croyances politiques se forment en même temps et font partie de son point de vue de plus en plus conservateur et traditionaliste.

Le Christianisme a créé les peuples modernes, il les conservera. De là sans doute la nécessité du principe monarchique. Le Catholicisme et la Royauté sont deux principes jumeaux.⁴

Bourgeois libéral tout d'abord, Balzac, dans ses premiers écrits, approuve la Révolution dans son principe et s'en-

1 Le Médecin de Campagne, éd. Conard, XXIV, p. 161.

2 Lettres à l'Etrangère, éd. Calmann-Lévy, tome I, p. 403.

3 Avant-Propos, éd. Conard, I, p. xxxi.

4 Ibid.

thousiasme de Napoléon.¹ Mais il affirme de plus en plus la loi de l'inégalité naturelle et s'oppose à toute tentative de nivellement. Aux âmes fortes il enseigne un non-conformisme qui va jusqu'à la révolte; se plaçant au point de vue de la société et cherchant un système d'équilibre de forces, il croit à un régime monarchique et autoritaire qui pourra tenir et les forts et les faibles dans une société fortement hiérarchisée; ce qui l'amène à l'amoralisme de Machiavel.

Il est assez évident que les idées philosophiques de Balzac démontrent un dualisme foncier. D'une part, en disciple de la "Science", il essaye de tout réduire au déterminisme scientifique. D'autre part, en mystique et en Chrétien, il se fait l'apôtre de la liberté morale de l'individu. Ce dualisme se manifeste partout: l'homme n'est qu'un animal, que le produit physique de son milieu, mais il est aussi une "âme" qui peut se défier de son milieu; la pensée n'est qu'un phénomène physique mais elle peut monter "jusqu'aux sources de la vie éternelle"; la civilisation raffine et améliore l'homme, mais elle le corrompt aussi; la politique n'est qu'une technique pour réprimer les hommes, mais l'homme fort vit par la révolte. Balzac est amené à ces contradictions par sa recherche d'une précision scientifique dans les sciences morales et psychologiques. Nous essayerons dans cette étude de constater à quel point ses théories "scientifiques" se trouvent en accord avec ses observations, et à quel point elles en sont démenties.

1 On trouve une longue tirade sur Napoléon dans Autre Etude de Femme, éd. Conard, p. 395, 396, où il est appelé "le vrai roi".
VII

Chapitre 3

LA PSYCHOLOGIE SOCIALE

I

Milieu et Type Social

Nous avons vu que Balzac s'empare des nouvelles théories évolutionnistes pour s'expliquer les différences qu'il constate entre les espèces sociales d'hommes.

La Société ne fait-elle pas de l'homme, suivant les milieux où son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie? Les différences entre un soldat, un ouvrier, un administrateur, un avocat, un roi, un savant, un homme d'état, un commerçant, un marin, un poète, un pauvre, un prêtre, sont, quoique plus difficiles à saisir, aussi considérables que celles qui distinguent le loup, le lion, l'âne, le corbeau, le requin, le veau marin, la brebis, etc. Il a donc existé, il existera donc de tout temps des Espèces Sociales comme il y a des Espèces Zoologiques.¹

Les différences entre les espèces humaines sont "plus difficiles à saisir", parce que "l'Etat Social est la Nature plus la Société"² et, chez les hommes, "leur plus ou moins d'intelligence rend le combat autrement compliqué".³ Il y a des espèces selon la race, la classe, le métier; mais dans chacun de ces groupements se trouvent les forts et les faibles, car l'humanité s'étage sur l'échelle sociale selon l'intelligence et la fortune aussi. "L'épicier devient . . . pair de France,

1 Avant-Propos, éd. Conard, p. xxvi.

2 Ibid., p. xxvii.

3 Ibid., p. xxvii.

et le noble descend parfois au dernier rang social."¹ D'ailleurs, l'hierarchie sociale des êtres n'indique que leur face extérieure: il y a des espèces spirituelles que rien n'apparente que leur qualité d'âme. Celui qui veut dépeindre la société humaine aura donc le travail compliqué "d'établir ses genres et ses sous-genres, d'après certains degrés d'intelligence et certaines conditions d'existence morale et pécuniaire".²

Avant d'examiner son tableau des "espèces sociales", il faut essayer de comprendre les idées de Balzac sur l'influence déterminante du milieu. Il parle souvent du milieu comme s'il était la cause décisive, l'agent principal dans la création des espèces d'hommes. "La Société ne fait-elle pas de l'homme, suivant les milieux ou son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie?" Sur cette question, fondamentale pourtant pour sa psychologie sociale, les idées de Balzac sont assez équivoques. Quand il parle des phénomènes sociaux, il applique la théorie du milieu déterminant pour les expliquer; nous le verrons aussi en étudiant ses constatations sur la psychologie des classes et des métiers. Mais il parle toujours de "l'homme" et de "la femme" comme s'il s'agissait d'un personnage universel, et sans même spécifier un milieu quelconque. Encore, en analysant la conduite de l'homme en tant qu'"âme" spirituelle, dans toutes ses idées où la religion est mise en cause, il rejette presque toujours toute théorie déterministe pour voir l'homme comme tout à fait libre en matière

1 Avant-Propos, éd. Conard, I, p. xxvii.

2 La Physiologie du Mariage, Médit., II, Statistique conjugale, éd. Conard, XXXII, p. 27.

de morale. Même au sujet de la morale, cependant, la conception opposée s'exprime parfois:

La loi qui régit la nature physique relativement à l'influence des milieux atmosphériques pour les conditions d'existence des êtres qui s'y développent, régit également la nature morale; d'où il suit que la réunion des condamnés est un des plus grands crimes sociaux, et que leur isolement est une expérience d'un succès douteux.¹

C'est que Balzac est loin d'être un philosophe pur; son imagination féconde tend à lui faire accueillir toute idée qui pourrait porter des fruits pour son oeuvre. Pourtant, cet oeuvre est, le plus souvent, plus profond que ne le sont ses théories abstraites; cela n'est nulle part plus vrai que dans son maniement du milieu, du cadre social où agit chacun de ses personnages. Il peut nous laisser incertains sur cette question théorique: si c'est le milieu qui détermine le personnage ou si c'est le caractère de l'homme qui colore son décor; mais il sait merveilleusement peindre tout le personnage en décrivant le milieu environnant. Il dit lui-même, à propos de l'accord entre Mme Vauquer et sa pension bourgeoise: "enfin toute sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne".² En effet, il nous donne en ce cas l'explication déterministe, qui veut que ce soit le milieu qui crée le personnage: "L'embonpoint blafard de cette petite femme est le produit de cette vie, comme le typhus est la conséquence des exhalaisons d'un hôpital."³ Voilà déjà le programme des "naturalistes"! Cette phrase représente bien les moments "réalistes" de Balzac, où il décrit une vie humaine

1 Envers de l'Histoire Contemporaine, éd. Conard,^{XX}p. 294.

2 Le Père Goriot, éd. Conard, VI, p. 227.

3 Ibid., p. 227, 228.

comme le produit de causes surtout physiques. Nous verrons qu'il peut bien souvent démentir ce déterminisme en parlant de la "teinte" spéciale que certaines vies donnent mystérieusement à tout ce qui les entoure. Pourtant, s'il conçoit ainsi quelques personnages assez romantiquement de temps à autre, il ne décrit presque jamais un milieu dans un but purement romantique. Ses descriptions des paysages, des demeures, des objets, ne sont le plus souvent que des moyens pour mieux comprendre ses personnages. Ces cadres ne valent pas par eux-mêmes; l'intérêt de Balzac est avant tout psychologique.

A l'époque où Balzac commençait à écrire, la littérature romanesque, avec ses "romans noirs" et ses "romans gais", ne s'occupait guère du milieu tel que le comprenait plus tard Balzac lui-même. Les personnages de ces genres conventionnels se rattachaient rarement aux préoccupations d'un métier précis, aux habitudes d'une zone sociale déterminée. C'était plutôt dans l'œuvre de Walter Scott que Balzac trouvait son point de départ. Le romancier écossais, avec ses personnages "typisés", dont chacun représente une catégorie sociale, avait déjà fait des essais dans la description des milieux sociaux déterminés. Le roman historique, Les Chouans, de 1829, le premier que Balzac publia sous son propre nom, s'inspirait de Walter Scott pour faire de tous les personnages secondaires des types sociaux représentatifs et pour essayer, par la peinture de la couleur locale, de les établir dans un milieu précis. Un pas de plus se fait l'année suivante, 1830, avec les premières Scènes de

la Vie Privée, où Balzac découvre le monde extérieur de la ville de Paris, les maisons et la ville elle-même, le tout vu comme le décor des milieux sociaux, comme l'aspect le plus sensible des réalités de la psychologie sociale. "La Maison du Chat-qui-pelote" est un premier exemple de l'exposition balzacienne: une vieille boutique s'anime dans ses menus détails par la vie d'une famille dont les mouvements symbolisent tout un milieu social. C'est à cette préoccupation qu'il montre pour le milieu total, le cadre physique et social de ses personnages, que le réalisme surprenant de Balzac est redevable. C'est là où ses plus grands livres puisent leur force frappante: Le Curé de Tours, où les comforts d'une chambre mènent^{nt} le drame entre des égoïsmes opposés; Eugénie Grandet, où les usages d'une maison illustrent une avarice ignoble et les essais de révolte; Le Père Goriot, dans lequel une pension bourgeoise fournit le cadre mesquin de tant de vies tragiques; Les Illusions Perdues, dont la première et troisième parties se nourrissent des expériences réelles de Balzac comme imprimeur, dont la deuxième partie respire le milieu des journalistes qu'il avait si bien connu. Dans ces livres, c'est la peinture du milieu qui entre pour beaucoup dans le réalisme dont s'imprègnent les personnages et les événements. Ce n'est pas dire que Balzac ne mette jamais d'éléments romantiques dans ses tableaux des milieux: on reconnaît l'empreinte des conceptions romantiques dans le vaste tableau de Paris qu'on trouve au commencement de La Fille aux Yeux d'Or, où les luttes

frénétiques des classes sociales sont dépeintes d'une façon un peu facile et simpliste. Balzac est capable d'oublier la complexité de la vie dans ses tableaux les plus grandioses; il cherche alors des effets dramatiques et, partant, quelque peu romantiques. Mais en fin de compte on peut dire que Balzac, dans ses descriptions qui se limitent à un milieu précis, comprenait l'influence du milieu de manière plutôt réaliste, et qu'il dépassait ses contemporains dans ses intuitions sur le rapport entre le milieu et le personnage. Si la théorie est incertaine chez lui, l'emploi du milieu comme moyen littéraire reste parmi les réussites les plus incontestables et les plus frappantes de ce romancier.

Dans Les Chouans, les personnages chargés de représenter une catégorie sociale étaient toujours des personnages secondaires; comme dans tous les premiers romans de Balzac, la lumière se concentrait sur les deux amants. Mais avec les premières Scènes de la Vie Privée de 1830, ce sont les personnages représentatifs qui portent l'intérêt principal: M. Guillaume, qui figure les marchands de son temps, Gobseck, qui se fait le modèle des avares. Le personnage qui, comme M. Guillaume, caractérise toute une classe sociale, Balzac le dénomme un "type social". Ce type social part des observations de Balzac sur beaucoup d'individus appartenant au même milieu. Nous avons vu que ce disciple de Lavater cherchait à fonder toute une science de psychologie sur les particularités physiologiques des hommes. Dans la Théorie de la Démarche de 1833, il explique comment un

bon observateur peut reconnaître le caractère et la classe sociale d'un homme à ses mouvements. Il expose sa théorie du type social dans La Duchesse de Langeais de 1834, où il parle de la nécessité de nous offrir une analyse exacte du milieu social auquel appartient son héroïne et dont elle est le produit représentatif:

Chez les êtres organisés, il se fait un travail d'harmonie intime. Un homme est-il paresseux, la paresse se trahit en chacun de ses mouvements. De même, la physionomie d'une classe d'hommes se conforme à l'esprit général, à l'âme qui en anime le corps.¹

Avec ces premières Scènes de la Vie Privée, l'observation des types représentatifs ne part pas seulement des physionomies et des mouvements; les petites habitudes, les distractions, les événements réguliers et monotones de la famille Guillaume sont choisis pour lui faire caractériser toutes les familles du même milieu. Ainsi l'observation de Balzac s'est étendue des particularités physiologiques jusqu'à la totalité psychologique d'une vie, et il croit voir comment tout le personnage, dans les plus petits détails, sort d'un milieu déterminé et peut, par conséquent, le représenter en "type social." Il indique lui-même, dans la préface d'Une Ténébreuse Affaire, parue en 1842, quelle est la part de l'observation, et où il faut de l'invention:

Un type . . . est un personnage qui résume en lui-même les traits caractéristiques de tous ceux qui lui ressemblent plus ou moins, il est le modèle du genre, aussi trouvera-t-on des points de contact entre ce type et beaucoup de personnages du temps présent; mais qu'il soit un de ces personnages ce serait alors la condamnation de l'auteur, car son acteur ne serait plus une invention.²

1 La Duchesse de Langeais, éd. Conard, XLIII, p. 188.

2 Préface d'Une Ténébreuse Affaire, éd. Michel Lévy, xxii, p. 560.

En ce qui concerne ces "types", Balzac croit distinguer entre deux sortes. Les personnages issus de l'observation, comme nous venons de les décrire, il appelle "individualités typisées": chacun est l'image composite de beaucoup d'individus. Il y a aussi des personnages symboliques qui incarnent une idée: Gobseck, qui sert de modèle pour tous les avares, en est l'exemple. Ici l'auteur part de l'idée d'une qualité morale et crée un personnage pour l'exemplifier, en lui donnant des traits particuliers pour en faire un individu. Balzac façonne ainsi ce qu'il appelle les "types individualisés."

Dans les Etudes de Moeurs sont les individualités typisées; dans les Etudes Philosophiques sont des types individualisés. Ainsi partout j'ai donné la vie: au type en l'individualisant, à l'individu en le typisant.¹

Pourtant cette distinction faite par Balzac dans sa théorie abstraite disparaît le plus souvent dans la création littéraire. Si Gobseck sert à incarner l'avarice, la duchesse de Langeais en fait de même pour l'égoïsme mondain, mais tout en représentant en même temps une classe sociale. La plupart de ses personnages sont le mélange d'une espèce morale et d'une espèce sociale; ils montrent un caractère moral et un caractère professionnel à la fois. Bien souvent, des personnages tout à fait semblables moralement, appartenant à la même famille spirituelle, apparaissent dans des cadres sociaux différents: son jeune homme arriviste débordant d'ambition et de vanité peut sortir de n'importe quel milieu, de ville ou de province; la "femme sans coeur" peut être

¹ Lettres à l'Etrangère, lettre du 26 octobre 1834, éd. Calmann-Lévy.

aristocrate ou petite bourgeoise. C'est là un programme favori de Balzac: de porter l'étude d'une seule espèce morale à travers les divers milieux, ou, contrairement, de confronter les variétés morales d'un même type social. Dans Les Paysans, il énumère six variétés d'avares, entre autres

l'avare de province, le père Grandet de Saumur, avare comme le tigre est cruel; puis Gobseck l'escompteur, le jésuite de l'or, n'en savourant que la puissance et déglutissant les larmes du malheur, à savoir quel est leur cru; puis le baron de Nucingen, élevant les fraudes de l'argent à la hauteur de la Politique.¹

Dans Le Curé de Tours, il étudie le célibat chez trois personnes qui diffèrent profondément entre elles ^{quant} au caractère moral; l'esprit doux et borné qu'est Birotteau, l'homme intelligent et malin qu'est Troubert, et Mlle Gamard, la vieille fille morose qui cherche de petites vengeances mesquines.

Ainsi Balzac se donnait la tâche de faire la nomenclature des espèces humaines dans toutes leurs hiérarchies sociales et morales. Il voulait écrire l'histoire naturelle de l'humanité, de faire pour la psychologie sociale le même travail de classification que faisait Geoffroy Saint-Hilaire dans ses recherches de variétés et de sous-variétés zoologiques. Le dessein était ambitieux:

En dressant l'inventaire des vices et des vertus, en rassemblant les principaux faits des passions, en peignant les caractères, en choisissant les événements principaux de la Société, en composant des types par la réunion des traits de plusieurs caractères homogènes, peut-être pouvais-je arriver à écrire l'histoire oubliée par tant d'historiens, celle des moeurs.²

1 Les Paysans, éd. Conard, XXIII, p. 243.

2 Avant-Propos, éd. Conard, I, p. xxix.

Le travail ne serait pas facile :

Ce n'était pas une petite tâche que de peindre les deux ou trois mille figures saillantes d'une époque, car telle est, en définitive, la somme des types que présente chaque génération et que La Comédie Humaine comportera. Ce nombre de figures, de caractères, cette multitude d'existences exigeaient des cadres, et, qu'on me pardonne cette expression, des galeries. De là, les divisions si naturelles, déjà connues, de mon ouvrage en Scènes de la vie privée, de province, parisienne, politique, militaire et de campagne.¹

Pourtant, Balzac trouvait un moyen remarquable de s'épargner un travail superflu : c'était la réapparition des personnages. Lorsqu'il avait une fois fixé un type social ou moral, il n'aurait pas besoin de créer encore un personnage pour le représenter dans une nouvelle situation, s'il ramenait en scène ce premier. Il voulait, par exemple, que plusieurs jeunes hommes écoutassent la philosophie de la révolte, dans laquelle Vautrin était passé maître ; alors, ce serait Vautrin qui reviendrait pour le faire. Cet artifice célèbre a donné l'exemple à bien des écrivains depuis Balzac. C'est un moyen qui possède ces avantages : il ajoute un intérêt dramatique avec chaque réapparition ; il rend facile la compréhension immédiate du lecteur, qui sait déjà la signification du personnage ; il prête du réalisme à chaque nouveau tableau, encore parce que le lecteur se souvient d'avoir déjà fait la connaissance de ce personnage.

On pourrait se demander si des personnages qui ne font que symboliser des faits sociaux ou des idées morales, comme le voulait Balzac, seront des figures vivantes et réelles qui partageront la complexité de la condition humaine ; ne serait-ce pas

1 Ibid., p. xxxvi.

les immobiliser que de les faire démontrer des conceptions abstraites? Cependant, avec ses intentions philosophiques, Balzac possède le don surprenant de faire d'un type représentatif un individu unique. Il lui donne un mot, un geste, un tic, une particularité qui l'isole parmi les hommes et qui le fait vivre, et cette particularité indiquera une si grande puissance d'observation chez l'auteur, que le lecteur sera convaincu, rien que par ce détail, que tout le personnage est vrai. D'ailleurs Balzac sait laisser à son personnage typique un moment de liberté où il n'est qu'humain, irrationnel même: ses égoïstes cessent d'être tout à fait égoïstes quand une affection ou un caprice les émeut. En dépit du dessein qu'il se donnait en sociologue, en dépit de ses thèses en moraliste, ses personnages sont, le plus souvent, d'une réalité frappante. Aucun romancier, en effet, n'a créé plus de ces personnages qui restent dans l'imagination du lecteur comme des gens qu'on aurait pu rencontrer dans la vie même, si le lieu et le moment l'avaient permis.

II

Races, Classes, Gens de ville et de province, Métiers

Comme on pourrait s'y attendre, Balzac essaye d'expliquer l'existence des races d'hommes et des classes sociales comme des phénomènes de l'histoire naturelle. Cette préconception fortifie ses penchants conservateurs et l'amène d'ordinaire vers l'acceptation des conditions actuelles et des classifications conventionnelles.

Sur le caractère des races, surtout, ses constatations ne dépassent pas en profondeur les généralisations qui s'expriment tous les jours. Il se plaît à parler de l'Italien, de l'Anglais, de l'Espagnol, comme d'un être simple déterminé d'avance par le climat et les moeurs qui en résultent. Le mieux dont il se montre capable, c'est de substituer aux lieux-communs qui ont cours, d'autres également simplistes:

L'Espagnol est généreux, comme l'Italien est empoisonneur et jaloux, comme le Français est léger, comme l'Allemand est franc, comme le Juif est ignoble, comme l'Anglais est noble. Renversez ces propositions? Vous arriverez au vrai.¹

L'invention géniale de Balzac ne devine juste que quand il s'occupe de ce qu'il connaît à fond; les Français, et surtout les Français bourgeois sont les personnages réussis, tandis que ses étrangers, tels que Schmucke et Nucingen, ne nous convainquent guère et sont d'ailleurs assez fatigants. On pourrait dire que les limitations aussi bien que les capacités de l'esprit de Balzac

¹ Les Illusions Perdues, éd. Conard, XII, p. 550.

l'inclinaient vers le réalisme littéraire.

Sa vision "zoologique" de la société des hommes amène Balzac à voir partout une lutte entre les classes sociales qui ressemble au combat universel entre les espèces animales. Il ne conçoit pas cette lutte des classes de la manière dont la concevra plus tard Karl Marx; pour Balzac elle est inévitable, étant dans l'ordre de la nature, ce qui justifie à ses yeux la classification sévère qu'il voyait exister dans le monde social, avec les manouvriers à la base de l'échelle sociale et les "oisifs" et les artistes au sommet. "Au risque d'être accusé d'aristocratie, nous dirons franchement qu'un homme placé au dernier rang de la société ne doit pas plus demander compte à Dieu de sa destinée qu'une huître de la sienne."¹ Par conséquent, Balzac s'oppose toujours à toute doctrine de nivellement, la démocratie y comprise; il croit qu'on doit laisser libre "le mouvement ascendant de la création" qui doit se manifester dans les inégalités mêmes. "Aucune intelligence ne se trouve égale à une autre. L'homme est-il en droit de demander compte à son créateur de l'inégalité des forces morales données à chacun?"² A la transformation des espèces dans l'animalité correspond l'ambition chez les hommes; l'individu qui pourra se distinguer ne devrait donc pas subir les limitations que lui imposerait un nivellement artificiel venant du dehors.

1 Traité de la Vie Élégante, Oeuvres Diverses II, éd. Conard, p. 15.

2 Les Proscrits, éd. Conard, XXXI, p. 21

Partout, lorsque vous rassembleriez des familles d'égale fortune sur un espace donné, vous verriez se former des cercles supérieurs, des patriciens, des première, seconde et troisième sociétés. L'égalité sera peut-être un droit, mais aucune puissance humaine ne saura le convertir en fait.¹

Ainsi Balzac accepte l'existence d'une hiérarchie sociale réglée d'avance pour les masses d'hommes mais ouverte pour l'individu exceptionnel. Son "naturalisme" aboutit au traditionalisme conservateur. Il favorise un régime politique, monarchique et autoritaire qui conservera l'ordre social, en employant même la répression par la force afin d'éviter l'anarchie, qui ne pourrait en tout cas aboutir qu'à de nouvelles inégalités.

Les portraits psychologiques et les descriptions de milieux les mieux réussis dans l'oeuvre de Balzac sont incontestablement ceux qui se fondent sur ses connaissances approfondies de la classe bourgeoise, à laquelle il appartenait lui-même. Il montre parfois le mépris de "l'Artiste" pour ces hommes d'argent, il ne se lasse jamais de ridiculiser l'Epicier, type du petit bourgeois, mais ce mépris est superficiel: une sympathie profonde l'attache à ces hommes qu'il ne trouve pas odieux même quand il les décrit comme sots et ridicules. Il constate chez eux, sous leurs petitesesses, les qualités morales qu'il admire le plus.

. . . cette bourgeoisie jalouse de tout, et néanmoins bonne, serviable, dévouée, sensible, compatissante . . . dupe de ses vertus et bafouée pour ses défauts par une société qui ne la vaut pas, car elle a du coeur précisément parce qu'elle ignore les convenances; cette vertueuse bour-

1 La Duchesse de Langeais, éd. Conard, XIII, p. 178.

geoisie qui élève des filles candides rompues au travail, pleines de qualités que le contact des classes supérieures diminue aussitôt qu'elle les y lance, ces filles sans esprit . . .¹

La figure de César Birotteau montre bien le double aspect de l'attitude de Balzac: l'ambition aveuglante conduit cet être naïf à des sottises et à une vanité risibles, mais sa naïveté même fait preuve d'une bonté fondamentale qui excite une sympathie chaleureuse chez l'auteur.

Tel était César Birotteau, digne homme à qui les mystères qui président à la naissance des hommes avaient refusé la faculté de juger l'ensemble de la politique et de la vie, de s'élever au-dessus du niveau social sous lequel vit la classe moyenne, qui suivait en toute chose les errements de la routine: toutes ses opinions lui avaient été communiquées, et il les appliquait sans examen. Aveugle mais bon, peu spirituel mais profondément religieux, il avait un coeur pur. Dans ce coeur brillait un seul amour, la lumière et la force de sa vie; car son désir d'élévation, le peu de connaissances qu'il avait acquises, tout venait de son affection pour sa femme et pour sa fille.²

Le vieux négociant, Pillerrault, du même livre, incarne lui aussi les vertus que Balzac découvre surtout chez la classe bourgeoise.

On a souvent parlé de l'invraisemblance de bien des personnages du grand monde dépeints dans La Comédie Humaine. Les expériences personnelles de Balzac dans les salons aristocratiques lui avaient fait éprouver plusieurs sentiments divers: l'ambition aiguillonnante du jeune "snob"; la joie effrénée d'arriver enfin sous la conduite de la duchesse d'Abrantès, lorsque, comme Rastignac, Lucien de Rubempré et tant d'autres, il s'était servi d'une liaison amoureuse pour entrer dans le beau monde; la déception amère du "dandy" qui n'avait qu'un succès douteux et dont la vanité était

1 César Birotteau, éd. Conard, XIV, p. 171, 172.

2 César Birotteau, éd. Conard, p. 55, 56.

cruellement blessée par le refus de la marquise de Castries. Aussi sa manière de parler de la haute société hésite-t-elle entre l'adoration d'un monde spirituel, doré, fictif, et le mépris courroucé d'un juge sévère qui n'aurait trouvé dans cette société qu'égoïsme et vanité. D'un côté, la vie élégante des héros doués d'esprit, de beauté, de fortune: les Rastignac, les Marsay, les Vandenesse, les marquises d'Espard et les duchesses de Maufrigneuse. D'autre côté, Foedora, la "femme sans coeur", qui incarne l'égoïsme mondain. Rastignac lui-même, chez madame de Bauséant dont il se fait le disciple en même temps qu'il écoute Vautrin,

aperçut la main de fer sous le gant de velours; la personnalité, l'égoïsme, sous les manières; le bois, sous le vernis. Il entendit enfin le Moi le Roi qui commence sous les panaches du trône et finit sous le cimier du dernier gentilhomme.¹

Balzac prononce des condamnations encore plus sévères:

Mais abordons les grands salons aérés et dorés, les hôtels à jardins, le monde riche, oisif, heureux, renté. Les figures y sont étiolées et rongées par la vanité. Là, rien de réel. Chercher le plaisir, n'est-ce pas trouver l'ennui? Les gens du monde ont de bonne heure fourbu leur nature.²

Une admiration et un mépris semblables se côtoient dans l'attitude de Balzac envers la classe ouvrière, dont il y a pourtant peu de représentants dans La Comédie Humaine, bien qu'elle s'annonce comme l'histoire de la société française de l'époque. A la vanité aristocratique et bourgeoise, Balzac oppose souvent la vie simple, bonne et heureuse des humbles,

1 Le Père Goriot, éd. Conard, VI, p. 344.

2 La Fille aux Yeux d'Or, éd. Conard, XIII, p. 334.

"nature vierges où la conscience était restée pure et le sentiment puissant".¹

Ce mouvement n'accusa ni servilité ni dédain. Ce fut un de ces témoignages d'obligeance par lesquels les pauvres gens, habitués à connaître le prix d'un service et les délices de la fraternité, révèlent la franchise et le naturel de leurs âmes, si naïves dans l'expression de leurs qualités et de leurs défauts.²

C'est là le rousseauisme du jeune Balzac; mais il garde toujours la condescendance affable de l'homme qui voit de loin les "humblés" et qui résume leurs qualités dans de telles généralisations: "les gens du peuple sont habitués à subir passivement les plus grandes douleurs morales".³ Il s'occupe d'eux comme d'un problème en politique, mais il ne leur fait guère place dans son œuvre, et son mépris se révèle sous sa sollicitude:

Semblables aux machines à vapeur, les hommes enrégimentés par le travail se produisent tous sous la même forme et n'ont rien d'individuel. L'homme-instrument est une sorte de zéro social, dont le plus grand nombre possible ne compose jamais une somme, s'il n'est précédé de quelques chiffres.⁴

Balzac contraste souvent la vie des villes avec celle de la province. Il croit que la civilisation se concentre dans les grandes villes, surtout à Paris. La lutte des hommes s'y trouve et raffinée et intensifiée; partant, c'est là qu'ils connaissent les plus hauts degrés de plaisir et de douleur. Par contre, la campagne lui paraît parfois comme un asile pour qui

1 Jésus-Christ en Flandre, éd. Conard, XXVII, p. 307.

2 Ibid., p. 300.

3 Le Cousin Pons, éd. Conard, XVIII, p. 299.

4 Traité de la Vie Élégante, Œuvres Diverses, II, éd. Conard, p. 153.

voudrait échapper de l'enfer qu'est Paris, plus souvent comme une prison qui met des bornes à l'activité humaine.

Loin du centre où brillent les grands esprits, où l'air est chargé de pensées, où tout se renouvelle, l'instruction vieillit, le goût se dénature comme une eau stagnante. Faute d'exercice, les passions se rapetissent en grandissant des choses minimes. Là est la raison de l'avarice et du commérage qui empestent la vie de province. Bientôt, l'imitation des idées étroites et des manières mesquines gagne la personne la plus distinguée. Ainsi périssent des hommes nés grands, des femmes qui, redressées par les enseignements du monde et formées par des esprits supérieurs eussent été charmantes.¹

Dans ses tableaux de la vie de province, Balzac aime présenter des personnages qui mettent des passions réprimées mais féroces au service de petits intérêts cachés "en grandissant des choses minimes". Il possède un talent surprenant pour dépeindre leur vie secrète et sournoise. Eugénie Grandet est un chef-d'œuvre qui illustre ce texte:

Il n'y a rien au monde que les Sauvages, les paysans et les gens de province pour étudier à fond leurs affaires dans tous les sens; aussi, quand ils arrivent de la Pensée au Fait, trouvez-vous les choses complètes. Les diplomates sont des enfants auprès de ces trois classes de mammifères, qui ont le temps devant eux, cet élément qui manque aux gens obligés de penser à plusieurs choses, obligés de tout conduire, de tout préparer dans les grandes affaires humaines.²

Balzac se plaît à montrer la société aristocratique des provinces s'enlisant dans de petits complots mesquins. Il en fait souvent des descriptions humoristiques, telles qu'on trouve dans La Femme Abandonnée, Le Curé de Tours, la première partie

1 Les Illusions Perdues, première partie, éd. Conard, XI, p. 213.

2 Le Cabinet des Antiques, éd. Conard, XI, p. 87, 88.

des Illusions Perdues. Mais en fin de compte, c'est Paris qui sert comme scène principale pour ses drames et qui donne l'unité de lieu à La Comédie Humaine. "Paris est un singulier pays, dit Lucien en trouvant l'intérêt accroupi dans tous les coins."¹ La plus grande partie de l'œuvre de Balzac n'est qu'un long développement de cette thèse.

Parmi les tendances chez Balzac vers le réalisme psychologique, il n'y a pas de plus importante ni de plus originale que celle qui lui fait mettre sur tous ses personnages la marque d'un état civil particulier, et, hormis ceux qui mènent la vie de loisir, l'empreinte d'une profession ou d'un métier. Il décrivait un monde qui, dans ses conditions sociales et économiques, devenait de plus en plus complexe; pourtant, il réussit à apporter dans le roman une manière concrète, inconnue jusque-là, de présenter les conditions matérielles sous lesquelles vivaient ses personnages. Ses propres expériences l'avaient fait sensible aux ambiances particulières de bien des métiers; il connaissait de première main non seulement le monde littéraire, le monde des artistes, celui des théâtres et celui des salons, mais aussi le monde des avoués et des notaires, celui des journalistes et des imprimeurs, tout le royaume où règne l'argent et où s'embrouille l'homme endetté. Il revient toujours dans La Comédie Humaine bien des personnages appartenant à ces métiers que Balzac avait connus/d'expérience directe et souvent triste. Il y a partout le notaire et les gens d'argent pour régler les af-

¹ Les Illusions Perdues, deuxième partie, éd. Conard, XII, op. 261.

faïences financières. La réalité quotidienne qu'est l'argent dans toutes ses manifestations, Balzac ne l'oublie jamais. S'il en est souvent amené à des descriptions des complications financières assez détaillées pour ennuyer maint lecteur, c'est néanmoins une des assises les plus significatives de son réalisme: sa conception du rôle de l'argent dans la société moderne lui fait reconnaître l'importance de l'état civil de chacun de ses personnages dans leurs caractérisations psychologiques.

Par conséquent, il s'efforce de pénétrer dans l'atmosphère particulière de chaque métier et d'y saisir toute la signification qu'elle pourrait avoir pour son étude sur les espèces sociales.

L'épicier est entraîné vers son commerce par une force attractive égale à la force de répulsion qui en éloigne les artistes. On n'a pas assez étudié les forces sociales qui constituent les diverses vocations. Il serait curieux de savoir ce qui détermine un homme à se faire papetier plutôt que boulanger, du moment où les fils ne succèdent pas forcément au métier de leur père comme chez les Egyptiens.¹

L'enseignement du physionomiste, Lavater, s'unit aux constatations directes de Balzac sur les métiers, pour aboutir à une théorie tout à fait déterministe sur les effets psychologiques des métiers divers. "Les portiers se reconnaissent entre eux, comme tous les gens de même profession. Chaque état a ses Shibolet, comme il a son injure et ses stigmates."² Balzac croit voir ces "stigmates" chez chaque représentatif d'un métier particulier, chez l'homme de loi, l'homme de lettres, le banquier, le fonctionnaire, le prêtre, le soldat, le concierge.

1 La Rabouilleuse, éd. Conard, IX, p. 252.

2 Le Cousin Pons, éd. Conard, XVIII, p. 210.

Ainsi, il cherche à donner, à chaque personnage créé, des stigmates selon la théorie: une manière de sentir et d'agir, une démarche, une voix et un langage qui lui prêtent les attributs fondamentaux de son espèce selon le métier. Ce serait encore une façon de trop simplifier la présentation psychologique, si le génie de l'invention chez Balzac n'entraînait pour faire de chaque représentatif un individu. De ce problème et de sa résolution par Balzac nous avons déjà parlé en examinant son "type social".

III

Le Pessimisme Social

Il n'est jamais entré dans l'esprit de Balzac de pousser ses théories matérialistes et déterministes jusqu'à expliquer les êtres exceptionnels ou les "âmes fortes". Il accepte à leur égard les croyances traditionnelles: en fin de compte, les différences entre les individus proviennent pour lui plutôt de forces morales que de causes physiques. Mais pour l'homme moyen et pour ce qu'il y a de commun entre les hommes, il croit à l'influence prépondérante du milieu. "L'homme n'est ni bon ni méchant, il naît avec des instincts et des aptitudes; la Société . . . le rend meilleur; mais l'intérêt développe alors énormément ses penchants mauvais." L'homme moyen accepte donc les valeurs qui ont cours, et sa conduite les reflète. Dans une société qui se fonde sur l'égoïsme, il donnera libre cours à son égoïsme foncier. Et c'était une telle société que Balzac voyait autour de lui.



La Révolution était devenue la victoire de la bourgeoisie, qui s'efforçait de garder sa liberté nouvelle contre la répression montante du nouveau régime. C'était l'époque où le pouvoir politique et social commençait à passer, ^{entre} les mains de l'industrie et du commerce; époque de l'individualisme et de l'"arrivisme"; du pyrrhonisme aussi, puisque les nouvelles sciences semblaient dérouter la tradition morale en constatant un opportunisme foncier, une profonde indifférence morale dans la Nature même; époque où une énergie abondante, libérée de ses anciennes entraves, cherchait partout la nouveauté.

Aucun fait n'accuse si hautement l'ilotisme auquel la Restauration avait condamné la jeunesse. Les jeunes gens, qui ne savaient à quoi employer leurs forces, ne les jetaient pas seulement dans le journalisme, dans les conspirations, dans la littérature et dans l'art, il les dissipaient dans les plus étranges excès, tant il y avait de sève et de luxuriantes puissances dans la jeune France.¹

Balzac peint le tableau de cette société dans un livre de 1831, La Peau de Chagrin. Le jeune héros, Raphaël, fait le tour de toute la société, du beau monde jusqu'aux paysans, et rencontre partout l'égoïsme et l'indifférence morale. Balzac crée ici un personnage pour symboliser le beau monde: "Oh! Foedora, vous la rencontrerez . . . Elle était hier aux Bouffons, elle ira ce soir à l'opéra, elle est partout. C'est, si vous voulez, la société."² Cette "femme sans cœur", qui représente l'égoïsme civilisé, est belle, intelligente et riche, mais aucun sentiment de pitié ni d'amour ne la touche. Se réfugiant chez des paysans simples, Raphaël apprend que le même égoïsme les

1 Les Illusions Perdues, deuxième partie, éd. Conard, XII, p. 287.

2 La Peau de Chagrin, éd. Conard, XXVII, p. 293.

possède, eux aussi, sous une forme de férocité animale. "Il regarda autour de lui, et sentit ce froid sinistre que la société distille pour éloigner les misères, et qui saisit l'âme encore plus vivement que la bise de décembre ne glace le corps."¹

Le thème de l'égoïsme dans toutes les classes et chez toutes sortes d'hommes reviendra toujours sous la plume de Balzac. "L'égoïsme" est même un des mots les plus fréquents dans Le Curé de Tours: Chapelaud est "un égoïste adroit et spirituel", Biroteau "un franc et maladroit égoïste". L'ambition de l'un, les souffrances de l'autre et les vengeances mesquines de Sophie Garmard aussi, sont des faces diverses de l'égoïsme social, sur lequel Balzac continue de mener son enquête.

Balzac trouve moralement haïssable cette société, qui n'excite et ne récompense que les tendances égoïstes de l'homme. Il l'accuse de faire perdre, chez l'homme de force morale moyenne, tout sentiment de bonté et de probité, et de lui faire abandonner toutes les vertus traditionnelles.

Les hommes arrivent, par une suite de transactions de ce genre, à cette morale relâchée que professe l'époque actuelle, où se rencontrent plus rarement que dans aucun temps ces hommes rectangulaires, ces belles volontés qui ne se plient jamais au mal, à qui la moindre déviation de la ligne droite semble être un crime: magnifiques images de la probité.²

Un autre thème qui apparaît dans La Peau de Chagrin, et qui, comme l'égoïsme universel, illustre la nocivité de la société, est celui de la toute-puissance de l'argent. Un riche banquier qui donne aux journalistes un grand banquet, s'écrie:

1 Ibid., p. 259.

2 Le Père Goriot, éd. Conard, VI, pp. 354.

Messieurs, buvons à la puissance de l'or. M. de Valentin, devenu six fois millionnaire, arrive au pouvoir. Il est roi, il peut tout, il est au-dessus de tout comme sont tous les riches. Pour lui désormais "les Français sont égaux devant la loi" est un mensonge, inscrit en tête de la Charte. Il n'obéira pas aux lois, les lois lui obéiront. Il n'y a pas d'échafauds, pas de bourreaux pour les millionnaires.¹

Ce thème de l'argent est un des plus fréquents dans l'œuvre de Balzac, qui connaissait dans sa propre vie les souffrances que peut donner la pauvreté, et qui lui-même faisait des efforts fantastiques pour s'enrichir. Déjà, dans le Code des Gens Honnêtes, il écrit:

L'argent, par le temps qui court, donne le plaisir, la considération, les amis, les succès, les talents, l'esprit même: ce doux métal doit donc être l'objet constant de l'amour et de la sollicitude des mortels de tout âge, de toute condition.²

Dans le même livre il fait une observation sage et réaliste:

À toutes les époques les hommes ont été vivement épris de la fortune. On dit toujours: "Actuellement l'argent est tout, celui qui a de l'argent est maître de tout." Gardez-vous lecteurs, de répéter ces phrases banales. Vous auriez l'air d'un niais. Celui qui a estropié Juvenal, Horace et les vénérables classiques de toutes les nations, doit savoir que de tout temps l'argent a été chéri et envié avec une ardeur égale.³

Pourtant, dans Gobseck, qui paraît en 1830, Balzac fait un portrait romantique, hoffmanesque d'un usurier qui vit dans un monde où l'or est roi.

Je retournai chez moi stupéfait (conclut le narrateur). Ce petit vieillard sec avait grandi. Il s'était changé à mes yeux en une image fantastique où se personnifiait le pouvoir de l'or. La vie, les hommes me faisaient horreur. Tout doit-il donc se résoudre par l'Argent?⁴

1 La Peau de Chagrin, éd. Conard, XXVII, p. 189, 190.

2 Le Code des Gens Honnêtes, Avant-propos, Oeuvres Diverses I, éd. Conard, p. 64.

3 Ibid., éd. Conard, p. 69.

4 Gobseck, éd. Conard, V, p. 399.

À cette question Balzac répond lui-même dans un livre de 1833, Eugénie Grandet:

La figure de Grandet exploitant le faux attachement des deux familles, en tirant d'énormes profits, dominait ce drame et l'éclairait. N'était-ce pas le seul dieu moderne auquel on ait foi, l'Argent dans toute sa puissance, exprimé par une seule physionomie.¹

Au même livre on trouve:

Les avares ne croient point à une vie à venir, le présent est tout pour eux. Cette réflexion jette une horrible clarté sur l'époque actuelle, où, plus qu'en aucun autre temps, l'argent domine les lois, la politique et les mœurs.²

Dans Le Père Goriot, de 1835, le drame de l'argent prend toute son ampleur avec le vieux père qui se ruine pour ses filles voraces. Ce sont des êtres exceptionnels, bien entendu, mais, selon Balzac, l'homme moyen aussi devient la victime de cette société qui se fonde sur l'argent.

À l'instant où l'argent se glisse dans la poche d'un étudiant, il se dresse en lui-même une colonne fantastique sur laquelle il s'appuie. Il marche mieux qu'auparavant, il se sent un point d'appui pour son levier, il a le regard plein, direct, il a les mouvements agiles . . . Il se passe en lui des phénomènes inouïs.³

Le vrai héros de ce roman, Rastignac, est transformé par la vision nouvelle que lui donnent les mots de Vautrin.

Son imagination, transportée dans les hautes régions de la société parisienne, lui inspira mille pensées mauvaises au cœur, en lui élargissant la tête et la conscience. Il vit le monde comme il est: les lois et la morale impuissantes chez les riches, et vit dans la fortune l'ultima ratio mundi. Vautrin a raison, la fortune est la vertu! se dit-il.⁴

1 Eugénie Grandet, éd. Conard, VIII, p. 308.

2 Ibid., p. 367.

3 Le Père Goriot, éd. Conard, VI, p. 321.

4 Ibid., p. 304.

C'est La Peau de Chagrin aussi qui nous présente pour la première fois ce Rastignac. Lorsqu'il apparaît dans ce livre, il a déjà tout appris de son maître, Vautrin; il se fait ici le théoricien accompli de l'arrivisme et, avec un cynisme achevé, il conseille à Raphaël l'opportunisme lucide et systématique, vu la réalité sociale.

Connaissant les ressorts du monde il (le dissipateur) les manœuvre à son profit. Ce système est-il logique, ou ne suis-je qu'un fou? N'est-ce pas la moralité de la comédie qui se joue tous les jours dans le monde?¹

La philosophie de Vautrin, l'arrivisme systématisé et sans scrupules, est encore une face du pessimisme social de Balzac. Lui-même un ambitieux, à volonté forte, il voyait la vie des hommes comme une lutte incessante entre les individus et la société, où les forts triomphent et où les faibles sont écrasés. Sa propre sympathie se rattache aux forts; il les admire profondément, et il fait, sans toujours l'avouer, l'apologie de la force qui mène au succès. Bien qu'il ait l'air de désavouer le cynisme achevé de Vautrin, les propos de ce criminel voulu résultent d'un mépris de l'humanité moyenne que l'auteur partage, lui aussi, en dépit de cette sympathie de cœur qui fait de lui le grand romancier, qui sait entrer si profondément dans l'esprit des Birotteau. Ce mépris de l'humanité paraît de bonne heure dans son œuvre; il le donne à entendre avec tous les hommes forts qu'il peint, à partir du pirate, Argow. Dans un conte inachevé, Les Deux Amis, datant probablement de 1830, il écrit:

1 La Peau de Chagrin, éd. Conard, XXVII, p. 111.

Cette vue rapide du monde et le commerce des hommes les plus remarquables de Paris acheva d'instruire le jeune vicomte. Il avait médité les livres, il étudia la société. Il comprit tout d'un coup ce que le bien comportait de mal dans la civilisation. Il démonta la machine sociale pièce à pièce. Il découvrit enfin ce que nul homme ne peut enseigner, les choses qui ne nous sont apprises que par les hommes. Il devint un profond politique, car il méprisa l'humanité. Ce sentiment n'a-t-il pas toujours été la doctrine secrète de tous les hommes que l'on admire?¹

Ce mépris des hommes moyens et de la morale qu'ils professent conduit l'homme fort à se révolter contre la société et à l'exploiter avec un opportunisme sans scrupules. La doctrine de la révolte arrive à sa forme la plus vigoureuse et la plus inclusive avec Vautrin.

Quoique j'aie bien lu dans ce livre du monde, dit Vautrin à Rastignac, il y avait des pages qui cependant m'étaient inconnues. Maintenant, je sais tout. Plus froidement vous calculerez, plus avant vous irez. Frappez sans pitié, vous serez craint. N'acceptez les hommes et les femmes que comme des chevaux de poste que vous laisserez crever à chaque relais, vous arriverez ainsi au faite de vos désirs.²

Vous saurez alors ce qu'est le monde, une réunion de dupes et de fripons.³

Sachez seulement vous bien débarbouiller: là est toute la morale de notre époque. Si je vous parle ainsi du monde, il m'en a donné le droit, je le connais. Croyez-vous que je le blâme? Du tout. Il a toujours été ainsi. Les moralistes ne le changeront jamais. L'homme est imparfait. Il est parfois plus ou moins hypocrite, et les niais disent alors qu'il a ou n'a pas de moeurs. Je n'accuse pas les riches en faveur du peuple: l'homme est le même en haut, en bas, au milieu.⁴

Les thèmes de l'égoïsme universel, de la toute-puissance de l'argent, du mépris de l'humanité moyenne et de la révolte de

1 Les deux Amis, Oeuvres Diverses, II, éd. Conard, p.248.

2 Le Père Goriot, éd. Conard, VI, sp. 302.

3 Ibid., p. 303.

4 Ibid., p. 333.

l'homme fort, reviennent assez constamment dans l'oeuvre de Balzac pour indiquer une condamnation définitive de la société. Il n'arrive pas, sans doute, à cette condamnation sans influences contemporaines purement littéraires: l'empreinte de Rousseau s'y montre parfois; il admire Byron; il est entouré de l'ambiance romantique. Mais il aurait pu apprendre son pessimisme social aussi bien chez Racine et Molière, chez Montesquieu et Voltaire; il faut donc distinguer entre la forme qu'il adopte de temps à autre pour exprimer cette condamnation, et la condamnation elle-même. La conception de la nocivité de la société est fondamentale dans la pensée de Balzac, et s'exprime dans son oeuvre à partir des premiers écrits et jusqu'aux derniers.

Elle est fondamentale dans sa pensée. "L'homme n'est ni bon ni méchant, il naît avec des instincts et des aptitudes." "La société active le jeu des instincts et de l'intelligence en réunissant les hommes dans un étroit espace. Elle est donc cause des conflits incessants qui excitent l'égoïsme primitif des hommes et les mettent l'un contre l'autre dans une lutte sans merci.

"L'intérêt développe alors énormément ses penchants mauvais."

"L'homme ne trouve ni d'emploi ni de récompense pour les impulsions généreuses; il les abandonne pour adopter une indifférence morale, dans laquelle se trouve entraîné chacun qui veut se préserver.

La société tend ainsi à faire un vicieux de tout homme qui ne voudrait pas être dupe.

En conviant aujourd'hui tous ses enfants à un même festin, la Société réveille leurs ambitions dès le matin de la vie. Elle destitue la jeunesse de ses grâces et vicie la plupart de ses sentiments généreux en y mêlant des calculs.¹

Cette conception paraît à travers son oeuvre, depuis le commencement jusqu'à la fin. Les expériences de sa jeunesse lui en fournissent l'idée initiale et il l'exprime déjà dans Sténie et dans La Physiologie du Mariage. Dans les Scènes de la Vie privée de 1830, il peint le monde comme une école d'hypocrisie, de vanité et d'avarice qui dépouille la personnalité de son énergie naturelle. Cette condamnation éclate avec plus de force dans La Peau de Chagrin de 1831; elle revient plus ou moins constamment dans ses livres, et son dernier roman, Le Cousin Pons de 1847, souligne la cruauté sociale telle qu'on la trouve dépeinte plus tard dans les livres des "naturalistes".

Avec ce pessimisme social, le thème de l'évasion de la vie sociale se montre parfois. Le conte, l'Enfant Maudit, dont la première partie apparut en 1831, décrit l'évasion d'un jeune mystique.

Aussi devint-il une sorte de créature intermédiaire entre l'homme et la plante, ou peut-être entre l'homme et Dieu. Son âme conservait une pureté native. Il ignorait les lois sociales, les faux sentiments du monde et n'obéissait qu'à l'instinct du coeur.

Pur comme un ange, vierge des idées qui dégradent les hommes, naïf comme un enfant, il vivait comme une mouette, comme une fleur . . . tantôt s'élevant jusqu'à Dieu par la prière, tantôt redescendant humble et résigné jusqu'au bonheur paisible de la brute.²

L'influence de Rousseau est évidente ici; aussi dans le désir du

1 Les Illusions Perdues, première partie, éd. Conard, XI, p. 236.

2 L'Enfant Maudit, éd. Conard, XXVIII, p. 390.

retour à la nature qu'éprouve Raphaël après avoir connu la vie sociale sous toutes ses formes.

Sa dernière aventure lui avait donné une aversion profonde pour la société. Aussi, son premier soin fut-il de chercher un asile écarté aux environs des eaux. Il sentait instinctivement le besoin de se rapprocher de la nature, des émotions vraies et de cette vie végétative à laquelle nous nous laissons si complaisamment aller au milieu des champs.¹

Pourtant, dans Le Médecin de Campagne de 1833, Balzac se garde de tomber dans la conception romantique de la pureté du paysan, homme de la nature. Ce livre, d'un côté, fait l'éloge des bienfaits de la civilisation en représentant la sauvagerie de l'état naturel. Mais il oppose la paix et le bonheur de la vie de campagne aux luttes de la vie des villes. Bénassis en tire cette conclusion:

A la vérité, la vie de la campagne tue beaucoup d'idées, mais elle affaiblit bien des vices et développe beaucoup de vertus. En effet, moins il y a d'hommes agglomérés sur un point, moins il s'y rencontre de crimes, de délits, de mauvais sentiments.²

Nous avons parlé d'un dualisme foncier chez Balzac, résultat d'un conflit entre ses idées initiales et ses constatations dans la vie réelle. Jeune, tout en écoutant Rousseau, il était disciple des Idéologues aussi et théoricien optimiste: il croyait au progrès d'une civilisation qui se baserait sur un fondement rationnel et scientifique. Mais ses propres expériences dans la vie sociale et ce qu'il croyait observer chez les hommes partout, l'amenaient de plus en plus à une condamnation de la société de son temps

1 La Peau de Chagrin, éd. Conard, XXVII, .p. 271.

2 Le Médecin de Campagne, éd. Conard, XXIV, .p. 80.

et à un pessimisme profond sur les relations mutuelles des hommes telles qu'elles sont dans le monde moderne. Il croyait découvrir un égot moral dans la société entière et il en écrivait sans illusions. Comme Rastignac,

Il avait vu les trois grandes expressions de la Société: l'Obéissance, la Lutte et la Révolte; la Famille, le Monde et Vautrin. Et il n'osait prendre parti. L'Obéissance était ennuyeuse, la Révolte impossible, et la Lutte incertaine.¹

Balzac affirme toujours qu'il fait ses tableaux dans le but d'indiquer la voie de la réforme générale, mais, à l'égard de la société, son dernier mot est pessimiste:

Je ne partage point la croyance à un progrès indéfini, quant aux Sociétés; je crois au progrès de l'homme sur lui-même.²

1 Le Père Goriot, éd. Conard, VI, p. 480, 481.

2 Avant-Propos, éd. Conard, p. xxxiv.

Chapitre IV

LA PSYCHOLOGIE DE L'INDIVIDU

I

Les passions

Peut-être après tout, la réflexion et la raison arrivent-elles à ce qu'on appelle la dépravation. Pour nous la dépravation n'est-ce pas le calcul dans les sentiments? Une passion qui raisonne est dépravée; elle n'est belle qu'involontaire et dans ces sublimes jets qui excluent tout égoïsme.¹

"Le sauvage n'a que des sentiments, l'homme civilisé a des sentiments et des idées."² La civilisation réunit les hommes dans la société; la société ajoute le jeu de l'intelligence à celui des instincts primitifs; les instincts s'exagèrent sous le coup des idées et se transforment en passions; la société n'est donc enfin que la scène des luttes qui s'engagent entre les passions des hommes. "La passion est toute l'humanité. Sans elle, la religion, l'histoire, le roman, l'art seraient inutiles."³ "L'homme n'existe que par une satisfaction quelconque. Un homme sans passion, le juste parfait, est un monstre, un demi-ange qui n'a pas encore ses ailes."⁴

C'est une conception fondamentale et constante dans la pensée de Balzac, que les instincts et les sentiments primitifs qui les accompagnent n'arrivent pas à la puissance des passions sans le travail des idées. Celles-ci raniment incessamment les sen-

1 Mémoires de Deux Jeunes Mariées, lettre de Renée de l'Estorade, éd. Conard, I, p. 236, 237.

2 La Cousine Bette, éd. Conard, XVII, p. 45.

3 Avant-Propos, éd. Conard, I, p. xxxiv.

4 Le Cousin Pons, éd. Conard, XVIII, p. 18.

timents, qui sans cela sont des passagers, en leur donnant un plan et un but à réaliser avec le temps. "L'ambition et le jeu sont inépuisables. Aussi, chez un homme bien organisé, les passions qui procèdent du cerveau survivront-elles toujours aux passions émanées du coeur."¹ Ce travail continu de l'idée qui exaspère l'instinct, est ce que Balzac appelle "les ravages de la pensée"; c'est un travail qui use l'homme et le tue à la longue. Le rétrécissement de la peau de chagrin symbolise la manière dont l'homme s'épuise dans les actes successifs auxquels le pousse son désir.

L'étude de la puissance destructrice de la pensée avait été faite par Balzac dans les oeuvres de 1831, La Peau de Chagrin et les Romans et Contes Philosophiques, et dans Louis Lambert de 1832, tandis que les premières Scènes de la Vie Privée de 1830 avaient étudié les moeurs de familles et le mariage. Dans les deux grands romans qu'il écrit en 1833, Eugénie Grandet et La Recherche de l'Absolu, ces deux courants se réunissent pour dépeindre la lente destruction que les passions des deux personnages principaux, Grandet et Claës, opèrent dans les âmes des victimes et dans leurs familles en même temps. Ainsi naissent les drames qui reparaîtront dans l'oeuvre de Balzac jusqu'à son dernier ouvrage, Les Parents Pauvres de 1847. Une grande partie de cet oeuvre sera toujours l'étude des effets dans un milieu familial d'une passion destructrice, l'analyse psychologique des réactions diverses qu'elle y produira. Un autre grand thème sera les rivalités que les passions excitent entre deux hommes ou deux groupes. Et ces deux

1 La Vieille Fille, éd. Conard, X, p. 281.

thèmes pourront se rencontrer dans un même livre: La Cousine Bette décrit les ravages d'une passion dans une famille et les luttes de divers groupes ennemis.

La pensée qui exagère et prolonge un sentiment pour le convertir en une passion, pourrait devenir une idée fixe qui domine tout le personnage pendant toute sa vie. Ainsi naît la monomanie. Les tics, les gestes habituels de tant de personnages de Balzac indiquent un automatisme partiel; la monomanie représente un automatisme complet qui domine tout l'homme. Ainsi le monomane cesse en quelque sorte d'être un homme vivant qui puisse s'adapter à de nouvelles situations d'une manière nouvelle; c'est plutôt un fantoche dont les mouvements mécaniques suivent les agitations toujours semblables de sa manie. En dehors de l'idée centrale qui le pousse, il n'a presque pas d'existence. Le père Goriot en est l'exemple:

Sorti de sa spécialité, de sa simple et obscure boutique, sur le pas de laquelle il demeurait pendant ses heures d'oisiveté, l'épaule appuyée au montant de la porte, il redevenait l'ouvrier stupide et grossier, l'homme incapable de comprendre un raisonnement, insensible à tous les plaisirs de l'esprit, l'homme qui s'endormait au spectacle, un de ces Dolibans parisiens, forts seulement en bêtise. Ces natures se ressemblent presque toutes. A presque toutes, vous trouveriez un sentiment sublime au cœur. Deux sentiments exclusifs avaient rempli le cœur du vermicellier, en avaient absorbé l'humide, comme le commerce des grains employait toute l'intelligence de sa cervelle.¹

Chaque monomanie réduit ses victimes à un esclavage qui les marque physiquement, de sorte qu'elles se ressemblent toutes:

1 Le Père Goriot, éd. Conard, VI, p. 312.

. . . les yeux du bonhomme, auxquels le métal jaune semblait avoir communiqué ses teintes. Le regard d'un homme accoutumé à tirer de ses capitaux un intérêt énorme contracte nécessairement, comme celui du voluptueux, du joueur ou du courtisan, certaines habitudes indéfinissables, des mouvements furtifs, avides, mystérieux, qui n'échappent point à ses coreligionnaires. Ce langage secret forme en quelque sorte la franc-maçonnerie des passions.¹

"Une manie poussée jusqu'à la folie"² ne se satisfait jamais; elle s'empare de sa victime de plus en plus étroitement par une corrosion progressive: "les lâchetés que toute passion exige sont autant de liens; plus la passion en demande, plus elle vous attache".³ Une telle monomanie effectue sa destruction finale lorsqu'elle a détraqué la passion elle-même en aveuglant un homme jusqu'au point où il ne peut plus distinguer entre l'apparence et la réalité de la chose désirée.

Depuis deux ans principalement, son avarice s'était accrue comme s'accroissent toutes les passions persistantes de l'homme. Suivant une observation faite sur les avares, sur les ambitieux, sur tous les gens dont la vie a été consacrée à une idée dominante, son sentiment avait affectionné plus particulièrement un symbole de sa passion. La vue de l'or, la possession de l'or était devenue sa monomanie.⁴

Toute passion, qu'elle soit égoïste ou généreuse, pourrait se convertir en monomanie. "Il en est des passions nobles comme des vices: plus elles se satisfont, plus elles s'accroissent. La mère et le joueur sont insatiables."⁵ Parmi les personnages de Balzac il y a autant d'espèces de monomanes qu'il y a de sentiments forts chez les hommes. La passion de l'or reparaît souvent, soit chez l'avare, comme Grandet ou Gobseck, qui s'acharne à amasser.

1 Eugénie Grandet, éd. Conard, VIII, p. 282.

2 Le Cousin Pons, éd. Conard, XVIII, p. 142.

3 Ibid., p. 17.

4 Eugénie Grandet, éd. Conard, p. 447.

5 Ibid.

une fortune, soit chez le dissipateur, comme Balthazar Claës ou le baron Hulot,¹ qui a soif de l'or comme seul moyen pour assouvir une passion effrénée. L'amour paternel à l'état de monomanie s'incarne dans le père Goriot qui se détruit pour y satisfaire: "Un sentiment, n'est-ce pas le monde dans une pensée? Voyez le père Goriot: ses deux filles sont pour lui tout l'univers, elles sont le fil avec lequel il se dirige dans la création."² Ferragus³ aussi, un passionné qui lutte contre la société, concentre toute sa vie dans le sentiment paternel. Il y a les monomanes de génie: Claës, qui détruit la fortune et le bonheur de sa famille dans sa recherche de l'absolu chimique; Gambara, musicien et théoricien qui s'éprend d'idées irréalisables. Il y en a parmi les personnages médiocres aussi: l'abbé Birotteau et le cousin Pons:

Mais la convoitise de l'appartement alors habité par l'abbé Birotteau, ce sentiment, minime aux yeux des gens du monde, avait été pour lui toute une passion, passion pleine d'obstacles, et, comme les plus criminelles passions, pleine d'espérances, de plaisirs et de remords.⁴

La gourmandise, le péché des moines vertueux, lui tendit les bras: il (Pons) s'y précipita comme il s'était précipité dans l'adoration des oeuvres d'art et dans son culte pour la musique. La bonne chère et le bric-à-brac furent pour lui la monnaie d'une femme.⁵

En ce qui concerne la passion de l'amour, Balzac continuait pendant toute sa vie à exprimer des conceptions romantiques, avec de temps à autre quelques constatations plutôt réalistes. Sa première expérience personnelle, son amour passionné et tumultueux de Madame de Berny, femme déjà vieillie, lui fit invoquer

1 La Cousine Bette.

2 Le Père Goriot, éd. Conard, VI, p. 389.

3 Histoire des Treize.

4 Le Guré de Tours, éd. Conard, IX, p. 172.

5 Le Cousin Pons, éd. Conard, XVIII, p. 18.

la "loi naturelle" contre les "préjugés sociaux". Et cette vision sentimentale de l'amour, raffermie sans aucun doute par sa lecture de La Nouvelle Héloïse et des Confessions, se préservait à jamais dans son attitude. Elle reparait non seulement dans les oeuvres romanesques, telles que Sténie, Les Chouans, Le Lys dans la Vallée, mais parfois dans les livres les plus réalistes. Dans Un Grand Homme de Province à Paris, de 1839, on trouve:

Elle avait encore contemplé son poète endormi dans le plaisir, elle s'était enivrée sans pouvoir se repaître de ce noble amour, qui réunissait les sens au coeur, et le coeur aux sens pour les exalter ensemble. Cette divinisation qui permet d'être deux ici-bas pour sentir, un seul dans le ciel pour aimer, était son absolution.¹

De temps à autre, pourtant, il a des réflexions qui désavouent ce mysticisme romantique. Dans Le Père Goriot, il exprime sur l'amour une conclusion tout à fait matérialiste:

En possédant cette femme, Eugène s'aperçut que jusqu'alors il ne l'avait que désirée, il ne l'aima qu'au lendemain du bonheur: l'amour n'est peut-être que la reconnaissance du plaisir. Infâme ou sublime, il adorait cette femme pour les voluptés qu'il lui avait apportées en dot et pour toutes celles qu'il en avait reçues; de même que Delphine aimait Rastignac autant que Tantale aurait aimé l'ange qui serait venu satisfaire sa faim, ou étancher la soif de son gosier desséché.²

Il y a des endroits où l'observation réaliste se mêle de sentiment romantique:

L'amour, cette immense débauche de la raison, ce mâle et sévère plaisir des grandes âmes, et le plaisir, cette vulgarité vendue sur la place, sont deux faces différentes d'un même fait. La femme qui satisfait ces deux vastes appétits des deux natures est aussi rare, dans le sexe, que le grand général, le grand écrivain . . .³

-
- 1 Les Illusions Perdues, deuxième partie, éd. Conard,^{XII} p. 190.
 2 Le Père Goriot, éd. Conard, VI, p. 482.
 3 La Cousine Bette, éd. Conard, XVII, p. 323.

Chez les jeunes gens, l'amour est le plus beau des sentiments, il fait fleurir la vie dans l'âme, il épanouit par sa puissance solaire les plus belles inspirations et leurs grandes pensées: les prémices en toute chose ont une délicieuse saveur. Chez les hommes, l'amour devient une passion: la force mène à l'abus. Chez les vieillards, il se tourne au vice: l'impuissance conduit à l'extrême.¹

Comme toujours, les faits que Balzac constate dans la vie/elle-même semblent démentir bien des conceptions sentimentales ou romantiques qu'il avait adoptées dans ses premières années et qu'il continue toutefois à exprimer à travers son oeuvre. En 1832 il parle de la passion de l'amour comme d'un moyen pour guérir les hommes de leur égoïsme foncier:

. . . il vous sera peut-être démontré qu'il est nécessaire à l'homme d'éprouver certaines passions pour développer en lui des qualités qui donnent à sa vie de la noblesse, en étendent le cercle, et assoupissent l'égoïsme naturel à toutes les créatures.²

Mais, en 1837, cinq ans plus tard, il avoue que le conflit entre égoïsmes peut également se manifester dans les sentiments érotiques:

Quelques moralistes pensent que l'amour est la passion la plus involontaire, la plus désintéressée, la moins calculatrice de toutes, excepté toutefois l'amour maternel. Cette opinion comporte une erreur grossière. Si la plupart des hommes ignorent les raisons qui font aimer, toute sympathie physique ou morale n'en est pas moins basée sur des calculs faits par l'esprit, le sentiment ou la brutalité. L'amour est une passion essentiellement égoïste. Qui dit égoïsme, dit profond calcul.³

Le sentiment de l'amitié prend le plus souvent dans l'oeuvre de Balzac la forme d'une passion éprouvée par un homme fort pour un être faible, qu'il veut aimer et protéger à la fois. La vraie amitié que partage^{nt} deux êtres à peu près égaux se rencon-

1 La Fille aux Yeux d'Or, éd. Conard, XIII, p. 358.

2 Le Curé de Tours, éd. Conard, IX, p. 227.

3 César Birotteau, éd. Conard, XIV, p. 121.

tre rarement dans ses romans. Les sentiments réciproques de Pons et de Schmucke sont une exception. Il y a une autre même plus remarquable dans l'amitié qui lie le groupe des jeunes écrivains qui entourent Michel Chrestien et Daniel d'Arthez. Balzac écrit à leur égard:

Ce qui rend les amitiés indissolubles et double leur charme, est un sentiment qui manque à l'amour, la certitude. Ces jeunes gens étaient sûrs d'eux-mêmes: l'ennemi de l'un devenait l'ennemi de tous, ils eussent brisé leurs intérêts les plus urgents pour obéir à la sainte solidarité de leurs cœurs.¹

Mais l'égoïsme universel tend, selon Balzac, à exclure le sentiment de l'amitié, si ce n'est la passion forte, chère aux auteurs romantiques, d'un être supérieur pour un autre plus faible. C'est une telle passion que Vautrin éprouve pour Rastignac et Rubempré, et elle se rapproche du sentiment de la paternité. Comme la paternité passionnée, elle cherche à déléguer son propre bonheur à l'être aimé. Le Père Goriot, emporté, décrit cette substitution du bonheur:

Ma vie, à moi, est dans mes deux filles. Si elles s'amuse-
sent, si elles sont heureuses, bravement mises, si elles mar-
chant sur des tapis, qu'importe de quel drap je sois vêtu, et
comment est l'endroit où je me couche? Je n'ai point froid
si elles ont chaud, je ne m'ennuie jamais si elles rient. Je
n'ai de chagrins que les leurs . . . Leur voix me répond par-
tout. Un regard d'elles, quand il est triste, me fige le sang.
Un jour, vous saurez que l'on est bien plus heureux de leur
bonheur que du sien propre. Je ne peux pas vous expliquer ça:
c'est des mouvements intérieurs qui répandent l'aise partout.
Enfin, je vis trois fois.²

Nous avons vu que Balzac croyait "que la Volonté pouvait, par un

-
- 1 Les Illusions Perdues, deuxième partie, éd. Conard,^{XII} p. 81.
 - 2 Le Père Goriot, éd. Conard, VI, p. 357.

mouvement tout contracté de l'être intérieur, s'amasser, puis, par un autre mouvement, être projetée au dehors, et même être confiée à des objets matériels".¹ Avec sa théorie de la substitution du bonheur, il croit à une projection des sentiments semblable à celle des pensées. Il y a un dédoublement des passions par lequel un parent ou un amant peut ressentir au loin les bonheurs ou les malheurs qui arrivent à l'être aimé absent. Le conte, Le Réquisitionnaire, en fournit un exemple:

La mort de la comtesse fut causée par un sentiment plus grave, et sans doute par quelque vision terrible. A l'heure précise où madame de Dey mourait à Carentan, son fils était fusillé dans le Morbihan. Nous pouvons joindre ce fait tragique à toutes les observations sur les sympathies qui méconnaissent les lois de l'espace: documents que rassemblent avec une savante curiosité quelques hommes de solitude, et qui serviront un jour à asseoir les bases d'une science nouvelle à laquelle il a manqué jusqu'à ce jour un homme de génie.²

Si les personnages de Balzac qui aiment d'un amour romantique sont, comme Modeste Mignon et Ursule Mirouet, des figures assez pâles, et si ses théories psychologiques l'empêchent de croire à l'amitié en dehors des moments où il la décrit à l'état anormal, il sait pourtant admirablement dépeindre le travail de la haine chez des êtres ordinaires. Il dit lui-même que "si le coeur humain trouve des repos en montant les hauteurs de l'affection, il s'arrête rarement sur la pente rapide des sentiments haineux"³ et "grande haine, grands efforts".⁴

Les jouissances de la haine satisfaite sont les plus ardentés, les plus fortes au coeur. L'amour est en quelque sorte l'or, et la haine est le fer de cette mine à sentiments qui gît en nous . . . car on hait de plus en plus, comme on aime tous les jours davantage, quand on aime. L'amour et la haine sont des sentiments qui s'alimentent par eux-mêmes;

1 Louis Lambert, éd. Conard, XXXI, p. 97.

2 Le Réquisitionnaire, éd. Conard, XXIX, p. 153.

3 Le Père Goriot, éd. Conard, VI, p. 244.

4 Les Illusions Perdues, troisième partie, éd. Conard, ^{XII}p. 404.

mais des deux, la haine a la vie plus longue. L'amour a pour bornes des forces limitées, il tient ses pouvoirs de la vie et de la prodigalité; la haine ressemble à la mort, à l'avarice, elle est en quelque sorte une abstraction active, au-dessus des êtres et des choses.¹

Un grand nombre des livres de Balzac et les plus célèbres décrivent de longs efforts de haine et de vengeance: Le Curé de Tours, Eugénie Grandet, César Birotteau, La Cousine Bette, Le Cousin Pons. L'auteur s'y montre à son plus réaliste; il réussit mieux dans ces livres qu'ailleurs à nous convaincre de la réalité de ses personnages. C'est qu'il ne part pas ici des conceptions romantiques, même lorsqu'il se sert d'une manière romantique pour agrandir les proportions de la haine. La haine est l'intérêt froissé, et Balzac fait preuve d'une habileté géniale pour créer des personnages vivants, issus de l'observation, dont tous les actes sont une lente réalisation d'un intérêt caché. "Ce que les moralistes nomment les abîmes du coeur humain, c'est uniquement les décevantes pensées, les involontaires mouvements de l'intérêt personnel."² En fin de compte, "l'intérêt étant en quelque sorte l'amour-propre solide et bien entendu", et puisque "l'amour-propre et l'intérêt sont deux parties d'un même tout, l'égoïsme",³ c'est dans l'ensemble de ces sentiments que Balzac trouve la passion la plus forte de toutes les passions humaines, et c'est en sondant toutes ses manifestations qu'il fait preuve d'une grande puissance créatrice. La meilleure partie de son oeuvre est celle qui illustre ce texte:

1 La Cousine Bette, éd. Conard, XVII, p. 188.

2 Le Père Goriot, éd. Conard, VI, p. 341.

3 Eugénie Grandet, éd. Conard, VIII, p. 371.

On a toujours assez d'esprit pour concevoir une lésion d'intérêts. L'intérêt constitue l'esprit du paysan aussi bien que celui du diplomate, et sur ce terrain le plus niais en apparence serait peut-être le plus fort.¹

II

Les Individus

Les idées de Balzac sur la conduite des hommes réunis dans la société et ses conceptions du rôle des passions dans la vie de l'individu, nous révèlent beaucoup sur ses croyances à l'égard de la nature fondamentale de l'homme. Il ne croit pas que l'homme soit l'être purement raisonnable des philosophes rationalistes du siècle précédent, ni qu'il soit uniquement "l'âme" des philosophes idéalistes de son époque. Selon Balzac, l'homme est poussé par des passions irrationnelles, et déterminé en grande partie par sa condition physiologique et son milieu. Mais Balzac ne va pas jusqu'au matérialisme de l'école sensualiste; il n'y a pas ^{pour lui} que des causes physiques, il existe aussi des forces morales pour agir sur l'homme. En fin de compte, Balzac partage la conception chrétienne qui avait été celle des grands auteurs classiques aussi: l'homme est un être imparfait chez qui une lutte s'engage entre les passions et la volonté; là où il y a faiblesse morale, l'être devient la victime tragique de ses passions. Dans la société sur laquelle Balzac dirige son regard pessimiste, la plupart des hommes, étant faibles, se livrent à leurs "penchants mauvais"; ce n'est

1 Ursule Mirouet, éd. Conard, VLII, p. 42.

que l'être exceptionnel qui peut atteindre à la bonté.

S'il y a une distinction faite plus qu'une autre entre les hommes par Balzac, c'est celle qui met d'un côté les hommes forts, les "grandes âmes", et de l'autre, les hommes faibles, les "médiocres". A cet égard, il partage le culte de l'extraordinaire de l'époque qui connaissait Napoléon et le romantisme de Byron. L'homme fort apparaît de bonne heure dans son oeuvre et il y revient sous des formes assez diverses, au cours d'un développement long et complexe. Sa première incarnation est le héros byronien, Argow, pirate intrépide et révolté vindicatif. Dans Wann-Chlore il s'appelle Horace Landon; il est maintenant le "beau ténébreux", d'origine anglaise; sous cette forme il revient dans La Femme de Trente Ans comme Lord Grenville, dans La Fille aux Yeux d'Or comme de Marsay. Le révolté, le hors-la-loi, reparait comme Ferragus dans L'Histoire des Treize et reçoit sa dernière incarnation avec Vautrin; le jeune "dandy" se transforme en cynique, en "l'homme supérieur", et, après de Marsay, il est Maxime de Trailles ou, sous la forme plus complète de l'arriviste, Rastignac. Raphaël, de La Peau de Chagrin, représente en même temps l'arriviste et le grand esprit sensible; c'est ce dernier rôle seulement que joue Louis Lambert, le premier personnage balzacien doué d'une grande intelligence créatrice consumée par les "ravages de la pensée", enfin le premier "artiste" tel que Balzac l'étudie dans les Contes Philosophiques.

Ce qu'il faut remarquer chez toutes ces espèces d'homme fort, c'est qu'ils mènent tous une lutte acharnée contre la so-

ciété. Aux yeux de Balzac, le hors-la-loi même criminel, s'il est exceptionnellement doué, n'est pas un être vil et immoral; lui, aussi bien que l'artiste incompris d'un monde hostile, est le protagoniste d'une lutte éternelle contre les tendances de la société à se stabiliser dans un ordre qui résiste à tout changement et, partant, à tout progrès. Le criminel de génie et l'artiste, tous les deux des âmes fortes, se rejoignent pour s'opposer à la médiocrité de l'humanité moyenne:

Savez-vous comment on fait son chemin ici? Par l'éclat du génie ou par l'adresse de la corruption. Il faut entrer dans cette masse d'hommes comme un boulet de canon, ou s'y glisser comme une peste. L'honnêteté ne sert à rien.¹

L'homme fort, qu'il soit artiste ou criminel, méprise "les petits esprits" qui "satisfont leurs sentiments, bons ou mauvais, par des petites inécessantes",² "les esprits rétrécis" qui ont "l'habitude de ne pas sortir du cercle des événements et de ne pas juger leurs causes".³ L'homme médiocre s'incarne dans l'abbé Birotteau:

. . . le pauvre homme manquait de cette bonne foi avec laquelle les grandes âmes et les fripons savent réagir sur eux-mêmes et se juger. Un homme de génie ou un intrigant seuls se disent: "J'ai eu tort". L'intérêt et le talent sont les seuls conseillers consciencieux et lucides.⁴

Pourtant, l'homme fort, s'il sait se juger, sait parfaitement aussi se débarrasser de tout "remords, cette vertu des faibles."⁵

Oublier est le grand secret des existences fortes et créatrices; oublier à la manière de la nature, qui ne se connaît point de passé, qui recommence à toute heure les mystères de ses infatigables enfantements. Les existences faibles, comme était celle de Birotteau, vivent dans les douleurs, au lieu de les

1 Le Père Goriot, éd. Conard, VI, pp. 332.

2 Ibid., p. 244.

3 Ibid., p. 244.

4 Le Curé de Tours, éd. Conard, IX, pp. 182.

5 Séraphita, éd. Conard, XXXI, p. 261.

changer en apophthegmes d'expérience; elles s'enaturent, et s'usent en rétrogradant chaque jour dans les malheurs consommés.¹

La parenté spirituelle de l'artiste et du criminel, l'oubli chez l'âme forte, nous donneraient à croire que Balzac partage, à l'égard de l'être supérieur, l'amoralisme de Vautrin: "Il n'y a pas de principes, il n'y a que des événements; il n'y a pas de lois, il n'y a que des circonstances: l'homme supérieur épouse les événements et les circonstances pour les conduire".² Mais, par un paradoxe assez curieux, Balzac affirme souvent que l'être supérieur est essentiellement bon, que la force d'âme implique même la bonté. "Les belles âmes arrivent difficilement à croire au mal, à l'ingratitude, il leur faut de rudes leçons avant de reconnaître l'étendue de la corruption humaine."³

Les gens d'esprit sont variables autant que des baromètres, le génie seul est essentiellement bon. Aussi le bonheur pur se trouve-t-il aux deux extrémités de l'échelle morale. La bonne bête ou l'homme de génie sont seuls capables, l'un par faiblesse, l'autre par force, de cette égalité d'humeur, de cette douceur constante dans laquelle se fondent les aspérités de la vie. Chez l'un, c'est indifférence et passivité; chez l'autre, c'est indulgence et continuité de la pensée sublime dont il est l'interprète et qui doit se ressembler dans le principe comme dans l'application.⁴

La théorie morale de Balzac, selon laquelle l'homme supérieur sera bon, sensible et serviable, est démentie par bien des forts parmi ses personnages: Gobseck et Vautrin, des âmes fortes,

1 César Birotteau, éd. Conard, XIV, p. 315.

2 Le Père Goriot, éd. Conard, VI, p. 337.

3 Les Illusions Perdues, troisième partie, éd. Conard, XII, p. 384.

4 La Recherche de l'Absolu, éd. Conard, XXVIII, p. 138, 139.

sont durs et point du tout bons ni serviabiles. Par contre, l'abbé Birotteau, un médiocre faible, se montre bon et sensible; en effet, la plupart des personnages vertueux de Balzac sont des êtres incolores. Encore une fois, ses constatations empiriques sur la complexité de la vie, celles qui s'indiquent dans les portraits conçus avec le plus de réalisme psychologique, n'appuient guère ses théories idéalistes.

Si Balzac voit l'homme fort comme l'ennemi de la société, il représente la femme comme en étant, d'une manière ou d'une autre, la victime. "Trente-six ans, époque de la vie où la plupart des femmes s'aperçoivent qu'elles sont dupes des lois sociales."¹ Créature de sentiment et d'amour, la femme se heurte à l'égoïsme social et aux conventions, avec deux conséquences possibles, toutes les deux tristes: ou elle s'y blesse, qu'elle soit coupable ou innocente, pour commencer une vie de douleur; ou elle se fait dure et se dénature. Ainsi, parmi les personnages de femmes dans les romans de Balzac, il y a deux groupes principaux: celui des femmes victimes de leur propre tendresse, et celui des "femmes sans cœur". La femme que ses élans d'amour "coupable" précipitent dans une chute pénible et imméritée, à sa première incarnation dans l'héroïne de La Femme de Trente ans, Julie d'Aiglemont; elle reparait comme Mme de Beauséant dans La Femme Abandonnée. Elle pourrait, comme Mme de Mortsauf du Lys dans la Vallée, rester innocente et refouler l'amour qu'elle éprouve, mais cette lutte lui coûte le bonheur et finalement la vie même.

1 Etude de Femme, éd. Conard, III, p. 384.

Il y a développement en profondeur et en réalisme de cette "femme de trente ans" dans les personnages des filles du père Goriot, Mme de Restaud et Mme de Nucingen. Ces femmes connaissent, elles aussi, le besoin de se livrer à des amours sincères, mais les expériences amères et les déceptions qu'elles y rencontrent les amènent à l'indifférence dans la corruption et à une course au malheur effrayante. L'autre espèce de femme, la "femme sans cœur", se voit tout d'abord dans Foedora, qui incarne l'égoïsme mondain et qui se montre incapable de toute tendresse. Elle reparaît dans la comtesse Ferraud, qui rejette avec des calculs affreux son premier mari revenu de la mort, le colonel Chabert; plus tard elle devient la duchesse de Langeais, qui personnifie toute la dureté de la haute société. Balzac revient le plus souvent à ces deux espèces opposées, bien qu'il décrive parfois d'autres sortes de femmes: la mère ou l'épouse dévouées. Une conception sentimentale et romantique l'amène, d'un côté, à voir la femme comme une créature destinée à l'amour et partant, dans la société de cette époque, à la douleur. "Sentir, aimer, souffrir, se dévouer, sera toujours le texte de la vie des femmes."¹ "Cependant il y a tant d'espérance dans le cœur des femmes qui aiment! il faut bien des coups de poignard pour les tuer; elles aiment et saignent jusqu'au dernier."²

En toute situation, les femmes ont plus de causes de douleur que n'en a l'homme, et souffrent plus que lui. L'homme a sa force, et l'exercice de sa puissance: il agit, il va, il s'occupe, il pense, il embrasse l'avenir et y trouve des

1 Eugénie Grandet, éd. Conard, VIII, p. 422.

2 La Femme Abandonnée, éd. Conard, IV, p. 301.

consolations . . . Mais la femme demeure, elle reste face à face avec le chagrin dont rien ne la distrait, elle descend jusqu'au fond de l'abîme qu'il a ouvert, le mesure et souvent le comble de ses vœux et de ses larmes.¹

De l'autre côté, ce qu'il constate sur les femmes dans les rapports qu'il avait avec sa mère, avec la duchesse d'Abrantès ou d'autres, lui fait parler d'elles d'un ton désobligeant; il souligne alors la méchanceté égoïste de ces "femmes sans cœur".

La femme à la mode n'est plus une femme; elle n'est ni mère, ni épouse, ni aimante; elle est un sexe dans le cerveau, médicalement parlant. Aussi ta marquise a-t-elle tous les symptômes de sa monstruosité, elle a le bec de l'oiseau de proie, l'œil clair et froid, la parole douce; elle est polie comme l'acier d'une mécanique, elle émeut tout, moins le cœur.²

Il se laisse deviner que Balzac croit que les femmes sont conduites beaucoup plus par le sentiment que la logique. "En général, les femmes ont une foi particulière, une morale à elles, elles croient à la réalité de tout ce qui sert leurs intérêts et leurs passions."³ "Ce bon sens, cette activité, cette constance que savent déployer les femmes quand elles sont animées par un grand sentiment."⁴ "Les femmes sont toujours vraies, même au milieu de leurs plus grandes faussetés, parce qu'elles cèdent à quelque sentiment naturel."⁵ Mais l'intuition chez la femme lui fait comprendre ce qui échappe à l'intelligence de l'homme, "car les femmes possèdent à un haut degré la connaissance des pensées intimes par le jeu des physionomies".⁶ Balzac

1 Eugénie Grandet, éd. Conard, VIII, p. 422.

2 L'Interdiction, éd. Conard, VII, p. 111.

3 Le Cousin Pons, éd. Conard, XVIII, p. 102.

4 La Recherche de l'Absolu, éd. Conard, XXVIII, p. 307.

5 Le Père Goriot, éd. Conard, VI, p. 383.

6 Le Contrat de Mariage, éd. Conard, VII, p. 234.

croit à l'intelligence des femmes, mais, selon lui, elle se dirige surtout vers des problèmes où s'engagent les affections et les rapports sociaux. Il n'est donc pas surprenant de constater que Balzac représente les femmes comme déterminées beaucoup plus profondément par leur milieu social que ne le sont les hommes. Par exemple, les femmes du grand monde se ressemblent toutes dans leur conduite sociale:

Les femmes du grand monde ont un talent merveilleux pour amoindrir leurs torts en en plaisantant. Elles peuvent et savent tout effacer par un sourire, par une question qui joue la surprise. Elles ne se souviennent de rien, elles expliquent tout, elles s'étonnent, elles interrogent, elles commentent, elles amplifient, elles querellent, et finissent par enlever leurs torts comme on enlève une tache par un petit savonnage: vous les saviez noires, elles deviennent en un moment blanches et innocentes.¹

La femme de Paris est d'une espèce particulière:

Si les Parisiennes sont souvent fausses, ivres de vanité, personnelles, coquettes, froides, il est sûr que, quand elles aiment réellement, elles sacrifient plus de sentiment que les autres femmes à leurs passions; elles se grandissent de toutes leurs petitesesses, et deviennent sublimes.²

Au dernier rang des femmes, il y a les filles; elles aussi s'imprègnent de toutes les qualités d'un groupe spécial:

Les filles sont des êtres essentiellement mobiles, qui passent sans raison de la défiance la plus hébétée à une confiance absolue. Elles sont, sous ce rapport, au-dessous de l'animal. Extrêmes en tout, dans leurs joies, dans leurs désespoirs, dans leur religion, dans leur irréligion, presque toutes deviendraient folles, si la mortalité qui leur est particulière ne les décimait, et si d'heureux hasards n'élevaient quelques-unes d'entre elles au-dessus de la fange où elles vivent.³

1 Les Illusions Perdues, deuxième partie, éd. Conard, XII, pp. 284.

2 Le Père Goriot, éd. Conard, VI, pp. 473.

3 Splendeurs et Misères des Courtisanes, éd. Conard, XV, p. 39.



Sa conception romantique du rôle amoureux des femmes avait engagé le jeune Balzac, sous l'influence de Rousseau, à les défendre contre la convention qui voulait les emprisonner dans un mariage même malheureux. Dans Sténie il invoqua la Nature contre l'institution sociale qu'est le mariage:

Dans l'état naturel de l'homme, son mariage d'un instant, cet éclair, ne renferme aucune des peines de nos unions sociales et n'est que ce que la nature a voulu qu'il soit. Mais vois ce qu'un mariage social contient de peines, vois combien l'adultère social contient de crimes . . . Chacun de ces divers attentats sont des inventions purement humaines puisqu'elles sont causées par l'institution du mariage.¹

Quelques mois après être devenu l'amant heureux de Madame de Berny, il lança, dans Le Vicaire des Ardennes, des déclamations même plus violentes contre le mariage. Cette attitude s'exprime encore dans les premières Scènes de la Vie Privée, qui montrent de mauvais mariages partout, avec leurs conséquences malheureuses. Mais ce problème devient de plus en plus complexe pour Balzac, jusqu'à la période de sa vie où il commence à défendre les principales institutions sociales. Il accepte finalement le mariage comme la base nécessaire de la famille.

Aussi regardé-je la Famille et non l'Individu comme le véritable élément social. Sous ce rapport, au risque d'être regardé comme un esprit rétrograde, je me range du côté de Bossuet et de Bonald, au lieu d'aller avec les novateurs modernes.²

"Quant aux Célibataires sérieusement célibataires, volant la civilisation, et ne lui rendant rien, l'auteur a l'intention formelle de les flétrir."³ Balzac reproche sans cesse les femmes

1 Sténie, lettre 29, éd. Conard, p. 134.

2 Avant-Propos, éd. Conard, I, p. xxxi.

3 Préface de Pierrette, éd. de 1840, citée dans l'édition Garnier, p. 327.

qui s'évadent de leur fonction amoureuse:

Puis les sentiments généreux, les qualités exquisés de la femme ne se développent que par leur constant exercice; en restant fille, une créature du sexe féminin n'est plus qu'un non-sens: égoïste et froide, elle fait horreur. . . Puis elles deviennent âpres et chagrines parce qu'un être qui a manqué sa vocation est malheureux; il souffre, et la souffrance engendre la méchanceté.¹

Ce sont surtout les vieilles filles que condamne Balzac, mais la bataille qu'il livre contre toutes les manifestations de l'égoïsme, l'engage contre le célibat en général: "Le célibat offre donc alors ce vice capital que, faisant converger les qualités de l'homme sur une seule passion, l'égoïsme, il rend les célibataires ou nuisibles ou inutiles".² La condamnation définitive du célibat semble assez curieuse chez l'homme qui avait si souvent invoqué la nature contre la société: "L'Etat du Célibataire est un état contraire à la société".³

L'enfance n'attire que rarement l'attention de Balzac, et les enfants qui paraissent dans La Comédie Humaine ne sont pas profondément étudiés. Même dans l'oeuvre autobiographique qu'est Louis Lambert, l'auteur place son héros immédiatement au milieu des livres, pour ne jamais l'en retirer, si ce n'est pour peindre les douleurs qu'éprouve ce jeune génie parmi les écoliers qui le trouvent peu sympathique. Mais Balzac se sert de temps à autre de l'enfance pour illustrer ses conceptions romantiques au sujet de l'état naturel: "un enfant ne comprend pas encore le

1 Le Curé de Tours, éd. Conard, IX, pp. 200.

2 Ibid., p. 246

3 Préface de Pierrette, éd. de 1840, citée dans l'édition Garnier, p. 324.

mal, mais il sait quand on froisse le sentiment du beau que la nature a mis en lui";¹ "l'enfance a le front transparent, le teint diaphane; et le mensonge est, chez elle, comme une lumière qui lui rougit même le regard."² Mais, dans son dernier roman, Le Cousin Pons, un de ses livres les plus réalistes, il y a une observation qui dément cet idéalisme d'une manière décisive: "Quand les gens simples et droits se mettent à dissimuler, ils sont terribles, absolument comme les enfants, dont les pièges sont dressés avec la perfection que déploient les sauvages."³

III

Le problème moral

Au commencement de sa carrière littéraire, Balzac écrit, dans l'Avant-Propos du Code des Gens Honnêtes:

Si l'on compare une société à un tableau, ne faut-il pas des ombres, des clairs-obscurs? Que deviendrait-on le jour où il n'y aurait plus par le monde que des honnêtes gens. . .? On s'ennuyerait à la mort; il n'y aurait plus rien de piquant; on prendrait le deuil le jour où il n'y aurait plus de serrures. . . En ce qui concerne la littérature, les services rendus par les voleurs sont encore bien plus éminents. . . Les gens de lettres leur doivent beaucoup, les voleurs sont entrés dans la contexture d'une multitude de romans.⁴

1 Pierrette, éd. Conard, IX, p. 66.

2 La Femme de Trente Ans, éd. Conard, VI, p. 135.

3 Le Cousin Pons, éd. Conard, XVIII, p. 281.

4 Avant-Propos du Code des Gens Honnêtes, éd. Conard, Oeuvres Diverses I, p. 70.

Plus tard, quand il avait à défendre son œuvre contre le reproche d'immoralité, c'était précisément cet argument-là dont il n'osait plus se servir.

L'accusation d'immoralité l'irritait profondément, le blessait même. Il y revenait souvent, dans l'Introduction aux Etudes de Moeurs de 1834, dans la préface du Père Goriot de 1835, dans la préface de l'édition de 1840 de Pierrette, dans l'Avant-Propos de 1842, et ailleurs. On lui reprochait d'avoir présenté dans ses romans beaucoup trop de femmes adultères. Il répondit en dressant, dans la préface du Père Goriot, une liste de ses femmes vertueuses et de ses femmes "criminelles", selon laquelle le nombre des vertueuses dépassait celui des autres. Et Balzac resta pendant toute sa vie convaincu de ne pas avoir mis l'accent sur les défauts de l'espèce humaine.

En copiant toute la société, la saisissant dans l'immensité de ses agitations, il arrive, il devait arriver que telle composition offrait plus de mal que de bien, que telle partie de la fresque représentait un groupe coupable, et la critique de crier à l'immoralité, sans faire observer la moralité de telle autre partie destinée à former un contraste parfait . . . Sur ce point, il me reste à faire observer que les moralistes les plus consciencieux doutent fort que la Société puisse offrir autant de bonnes que de mauvaises actions, et dans le tableau que j'en fais, il se trouve plus de personnages vertueux que de personnages répréhensibles. Les actions blâmables, les fautes, les crimes, depuis les plus légers jusqu'aux plus graves, y trouvent toujours leur punition humaine ou divine, éclatante ou secrète. J'ai mieux fait que l'historien, je suis plus libre.¹

Balzac affirme souvent qu'il y a un rapport nécessaire entre l'art et la morale, et que le romancier, comme tous les ar-

1 Avant-Propos, éd. Conard, I, p. xxxii, xxxiii.

tistes d'ailleurs, doit se représenter un but moral. "Tout génie suppose une vue morale."¹ Dans la préface des premières Scènes de la Vie Privée, il se demande s'il a bien fait d'avoir "présenté le tableau vrai des moeurs que les familles ensevelissent aujourd'hui dans l'ombre", et il dit avoir voulu "marquer d'une branche de saule les passages dangereux de la vie" plutôt que de les "laisser ignorer à des gens inexpérimentés".² Il indique dans l'Avant-Propos quel grand but le romancier doit se donner:

L'histoire n'a pas pour loi, comme le roman, de tendre vers le beau idéal. L'histoire est ou devrait être ce qu'elle fut; tandis que le roman doit être le monde meilleur, a dit Madame Necker, un des esprits les plus distingués du dernier siècle. Mais le roman ne serait rien si, dans cet auguste mensonge, il n'était pas vrai dans les détails.³

Mais, entre le Balzac de l'"auguste mensonge", l'idéaliste romantique, et Balzac observateur des hommes, il n'existe pas toujours un rapport total. Son rêve du "beau idéal" lui fait créer des personnages idéalisés qui illustrent ses conceptions romantiques: Bénassis,⁴ qui est une espèce de saint laïc, Madame de la Chanterie,⁵ qui incarne l'abnégation chrétienne, Mlle Salomon, dont le "dévouement était religieusement sublime".⁶ Par contre, l'observateur des hommes, qui constate leur égoïsme foncier, crée les Birotteau, Grandet, Vautrin, la cousine Bette, qui ne nous intéressent guère par leurs vertus. Et ce sont les der-

1 La Messe de l'Athée, éd. Conard, VII, p. 86.

2 Préface des Scènes de la Vie Privée de 1830, citée par Bardèche, Balzac, Romancier (Paris: librairie Plon, 1940), p. 178.

3 Avant-Propos, éd. Conard, I, p. xxxiii.

4 Le Médecin de Campagne.

5 L'Envers de l'Histoire Contemporaine.

6 Le Curé de Tours, éd. Conard, IX, p. 217.

niers qui sont les personnages vivants et les plus célèbres de son oeuvre, tandis que les personnages idéalisés sont des figures assez pâles et souvent invraisemblables. Si ses idées philosophiques l'amènent "vers le beau idéal", son génie de romancier le conduit vers le réalisme, de sorte qu'il se distingue, malgré lui, dans la description du vice et de la vulgarité du milieu qu'il connaissait. Dans ses propres mots, il est plus "vrai dans les détails" qu'il ne l'est dans "cet auguste mensonge".

Nous avons déjà dit que Balzac, en se défendant contre le reproche d'immoralité, n'osait pas offrir l'explication qu'il s'était permise dans un premier ouvrage, nommément, que le récit de la vertu peut ennuyer et que les gens mauvais peuvent être plus intéressants. Pourtant, dans son dernier ouvrage, Les Parents Pauvres, l'observation réaliste l'emporte sur l'idéalisme du moraliste dans un passage qui signale, d'un ton même parfois cynique, le plus d'intérêt que peuvent avoir pour nous ses personnages non vertueux:

Le moraliste ne saurait nier que, généralement, les gens bien élevés et très vicieux ne soient beaucoup plus aimables que les gens vertueux; ayant des crimes à racheter, ils sollicitent par provision l'indulgence en se montrant faciles avec les défauts de leurs juges, et ils passent pour être excellents. Quoiqu'il y ait des gens charmants parmi les gens vertueux, la vertu se croit assez belle par elle-même pour se dispenser de faire des frais; puis les gens réellement vertueux, car il faut retrancher les hypocrites, ont presque tous de légers soupçons sur leur situation; ils se croient dupés au grand marché de la vie, et ils ont des paroles aigrelettes à la façon des gens qui se prétendent méconnus.¹

1 La Cousine Bette, éd. Conard, XVII, p. 58.

Conclusion

Dans une lettre du 26 octobre 1834, Balzac explique à Mme Hanska son dessein littéraire et philosophique :

Les Etudes de moeurs représenteront tous les effets sociaux, sans que ni une situation de la vie, ni une physionomie, ni un caractère d'homme ou de femme, ni une manière de vivre, ni une profession, ni une zone sociale, ni un pays français, ni quoi que ce soit de l'enfance, de la vieillesse, de l'âge mûr, de la politique, de la justice, de la guerre ait été oublié.

Et cela ne serait qu'une partie de son oeuvre; il continue :

Cela posé, l'histoire du coeur humain tracée fil à fil, l'histoire sociale faite dans toutes ses parties, voilà la base. Ce ne seront pas des faits imaginaires, ce sera ce qui se passe partout. Alors la seconde assise est les Etudes philosophiques, car après les effets viendront les causes. Je vous aurai peint dans les Etudes de moeurs les sentiments et leur jeu, la vie et son allure. Dans les Etudes philosophiques, je vous dirai pourquoi les sentiments, sur quoi la vie; quelle est la partie, quelles sont les conditions au delà desquelles ni la société ni l'homme n'existent; et, après l'avoir parcourue pour la décrire, je la parcourrai pour la juger.¹

Dans l'exécution de ce vaste dessein, la description de tous les "effets" et de toutes les "causes" dans la vie qui fourmillait sous ses yeux, Balzac, comme nous l'avons vu, accueillait toutes les conceptions philosophiques ou scientifiques de son époque; et ces conceptions contenaient entre elles des contradictions dont Balzac ne se rendait pas toujours compte. Il partageait l'attitude romantique à l'égard de "l'homme fort", même lorsqu'elle contredisait bonnement la croyance chrétienne; il s'appropriait parfois le déterminisme scientifique qui démentait

¹ Lettres à l'Etrangère, lettre du 26 octobre 1834, éd. Calmann-Lévy.

complètement toutes les deux. Il en résulte un mélange curieux d'éléments romantiques et réalistes dans ses idées sur la nature psychologique de l'homme. Du côté romantique, il est sollicité par l'héroïque et par le fantastique: il voit chez tout homme qui n'est pas médiocre, une "âme" destinée à répondre à l'appel des grandes passions; il entretient toute idée mi-scientifique sur la divination, sur "le magnétisme animal, aux miracles duquel je me suis familiarisé depuis 1820". Du côté réaliste, son "bon sens" et sa puissance d'observation lui font reconnaître les "faits": il commence tant de romans par un récit impitoyable des fortunes et des lieux; il voit le détail physique chez le personnage et en comprend la signification psychologique: "chez moi, l'observation était déjà devenue intuitive, elle pénétrait l'"âme" sans négliger le corps; ou plutôt elle saisissait si bien les détails extérieurs, qu'elle allait sur-le-champ au delà".¹

Mais, même dans la description des "détails extérieurs", il y a une sélection dramatique qui va, dans bien des portraits balzaciens, jusqu'à l'exagération romanesque. C'est que Balzac ne peut voir un personnage qu'à travers les catégories que lui fournissent ses conceptions idéalisées. Une certaine déformation systématique se produit même chez les personnages les plus vraisemblables; car Balzac ne choisit enfin que ce qui illustre l'idée initiale dont le personnage est l'incarnation. Il est surprenant qu'avec cette tendance à commencer avec l'idée plu-

1 Facino Cane, éd. Conard, XVI, p. 372.

tôt qu'avec l'homme, Balzac aboutisse si souvent à la vérité psychologique. Il y a, chez ce "philosophe", un don d'observation précise, un goût du réel, une passion de la vie, que toutes ses théories préconçues ne peuvent pas altérer; il y a surtout un intérêt psychologique chez lui qui devance même ses penchants philosophiques. Car, bien qu'il commence si souvent avec l'idée, c'est en fin de compte l'homme auquel Balzac s'intéresse.

Que son oeuvre est avant tout une enquête sur la nature psychologique de l'homme, cela se manifeste de plusieurs façons. Son emploi du milieu n'est le plus souvent qu'un moyen de déceler le caractère du personnage; il ne se perd que rarement dans une description qui ne vise pas un but psychologique. Il se tient plus au personnage qu'à l'intrigue, qu'aux événements, mêmes; ceux-ci peuvent être faux même là où le personnage reste vrai. Il s'occupe toujours de l'individu qu'il veut étudier, et ne le laisse jamais disparaître sous les événements, ni, à la manière de Zola, dans la foule. Il arrive parfois qu'un personnage s'immobilise dans une signification symbolique, mais il y a, chez la plupart, un développement qui indique que l'intérêt de Balzac est psychologique plutôt que philosophique: il étudie les "ravages" progressifs que la pensée opère chez chaque victime, plutôt que la valeur morale de la pensée elle-même, qui peut être bonne ou mauvaise. Surtout, il cherche la signification du petit mouvement ou toute signification semble man-

quer à première vue. Bien avant Freud et la psychologie moderne, il constate l'importance capitale, pour l'enquête psychologique, de ce qui se cache :

Assez souvent, certaines actions de la vie humaine paraissent, littérairement parlant, invraisemblables, quoique vraies. Mais ne serait-ce pas qu'on omet presque toujours de répandre sur nos déterminations spontanées une sorte de lumière psychologique, en n'expliquant pas les raisons mystérieusement conçues qui les ont nécessitées? Peut-être la profonde passion d'Eugénie devrait-elle être analysée dans ses fibrilles les plus délicates; car elle devint, diraient quelques railleurs, une maladie, et influença toute son existence. Beaucoup de gens aiment mieux nier les dénouements que de mesurer la force des liens, des noeuds, des attaches qui soudent secrètement un fait à un autre dans l'ordre moral.¹

Il y a, dans les personnages balzaciens, dont la plupart illustrent le travail d'une idée, un certain grossissement par lequel Balzac s'allie aux auteurs romantiques; il y a, d'autre part, le besoin de fournir le cadre matériel, d'expliquer comment son milieu et sa condition ont déterminé chacun de ses personnages, et par là Balzac se rapproche des naturalistes. Mais cette figure complexe, se tenant entre les deux écoles, rejoint les auteurs classiques dans sa recherche infatigable des vérités universelles de la condition humaine. Dans le conflit qui s'engage sans cesse entre la raison et les passions de l'homme, chaque côté a sa voix, et il faut écouter toutes les deux si l'on veut comprendre, dans sa totalité, la nature psychologique de l'être humain. Les succès remarquables de ce romancier, aussi bien que ses échecs, viennent de ce qu'il essayait d'écouter constam-

1 Eugénie Grandet, éd. Conard, VIII, p. 368.

ment l'une et l'autre de ces voix, de comprendre la force de chacune et de les faire communiquer entre elles.

BIBLIOGRAPHIE

OEUVRES DE BALZAC:

La Comédie Humaine, édition publiée par M. Bouteron et H. Longnon, Paris, Librairie Louis Conard, (40 vol.).

Lettres à l'Etrangère, texte révisé et annoté par M. Bouteron, Paris, Librairie Calmann-Lévy, (3 vol.).

OUVRAGES CRITIQUES ET GENERAUX CONSULTES:

Atkinson, Geoffroy, Les Idées de Balzac, Genève, Librairie Droz, Lille, Librairie Giard, 1949.

Bardèche, Maurice, Balzac, Romancier, Paris, Librairie Plon, 1940.

Barrière, P., Honoré de Balzac et la Tradition Littéraire Classique, Paris, Librairie Hachette, 1928.

Cerfberr, A. et Christophe, J., Répertoire de la Comédie Humaine de H. de Balzac, Paris, Librairie Calmann-Lévy, 1925.

Dargan, E.P., Crain, W.L. and others, Studies in Balzac's Realism, Chicago, The University of Chicago Press, 1932.

Guyon, Bernard, La Pensée Politique et Sociale de Balzac, Paris, Librairie Armand Colin, 1947.

Lovenjoul, Charles de Spoelberch de, Histoire des Oeuvres de H. de Balzac, Paris, Librairie Calmann-Lévy, 1888.

Zweig, Stefan, Balzac, New York, The Viking Press, 1946.

OUVRAGES AYANT UN RAPPORT AVEC LE SUJET DE CETTE THESE:

Abraham, Pierre, Créatures chez Balzac, Paris, Librairie Gallimard, 1931.

Béguin, Albert, Balzac Visionnaire, Genève, Librairie A. Skira, 1946.

Bellessort, André, Balzac et Son Oeuvre, Paris, Librairie Perrin, 1924.

Bertault, Philippe, Balzac, l'Homme et l'Oeuvre, Paris, Librairie Boivin, 1946.

Forest, H.U., L'Esthétique du Roman Balzacien, Paris, Presses Universitaires de France, 1950.

Le Breton, André, Balzac, l'Homme et l'Oeuvre, Paris, Librairie Armand Colin, 1905.

Royce, W.H., A Balzac Bibliography, Chicago, The University of Chicago Press, 1929.